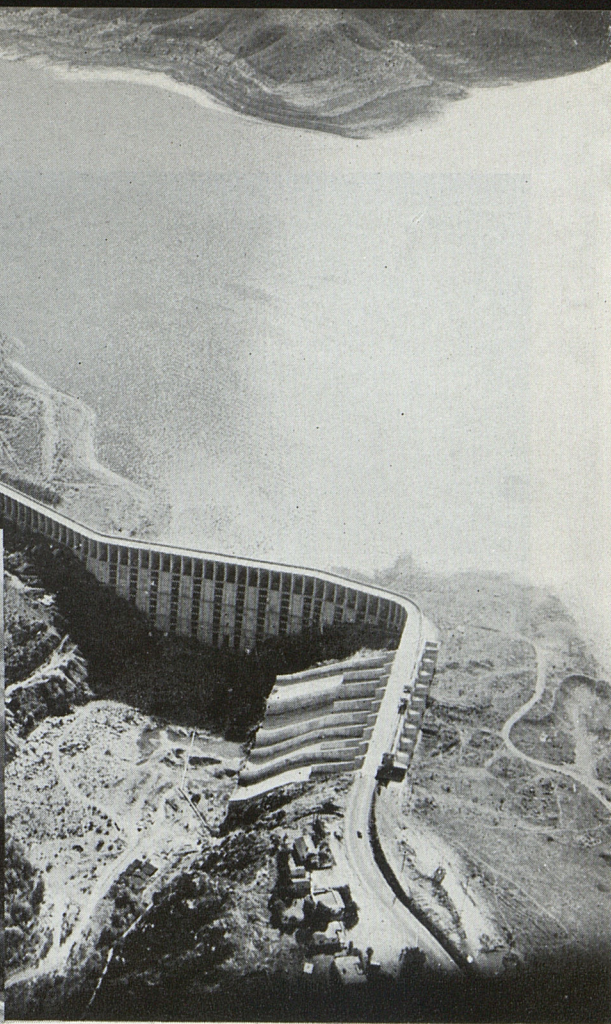


N° 3  
OCTOBRE  
NOVEMBRE  
DÉCEMBRE  
1955

H'P 6139  
Nouvelles du MEXIQUE

Barrage Rodriguez près de Tijuana, Basse Californie. —▶

Barrage sur le Rio Yaqui dans l'État de Sonora. ↓



# L'EAU

## FACTEUR DE PROGRÈS

par Eduardo CHAVEZ  
Ministre des Ressources Hydrauliques

**L**E Mexique, pays de contrastes géographiques, est situé en partie dans la zone tropicale et en partie dans la zone tempérée de l'Amérique. Une grande portion de son territoire s'étend au sud du tropique du Cancer. Si l'on ne tenait compte que de la latitude on pourrait croire que toute cette portion est couverte d'épaisses forêts. Mais les facteurs de l'altitude intervenant, il existe des régions qui s'élèvent à peine à quelques mètres au-dessus du niveau de la mer et d'autres, couronnées de neiges éternelles, dont les sommets dominent à cinq mille mètres. De là, une variété considérable de climats.

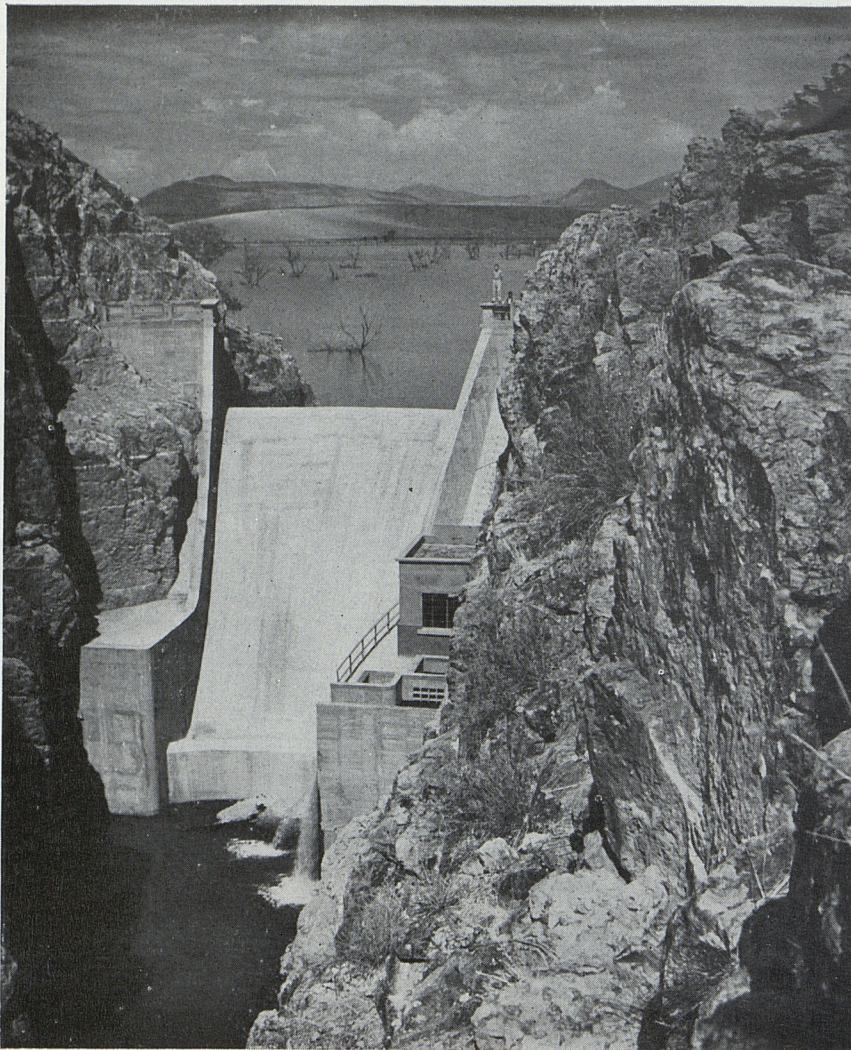
Les côtes sont basses à l'est, rocheuses et découpées à l'ouest. C'est là, et dans la région du sud-est, que se trouve la *Terre Chaude*, avec ses forêts de

bois précieux, ses palmeraies et ses grands cours d'eau. Parfois, selon le caprice de l'orographie, on passe rapidement de la végétation luxuriante à celle des climats froids. Des arbres géants, décorés de festons de lianes et d'orchidées dont les couleurs rivalisent avec celles du plumage des oiseaux tropicaux, se reflètent dans les fleuves aux eaux abondantes. Le contraste devient encore plus impressionnant lorsque l'on contemple, au nord du pays, de vastes déserts sillonnés de dunes, miroitants de glace l'hiver et brûlés l'été par un soleil torride.

Les deux cordillères qui s'étendent le long du territoire mexicain, l'une à l'est et l'autre à l'ouest, forment, au centre, un grand plateau avec des vallées dont l'altitude surpasse celles de la Suisse. Parfois, de courtes distances

séparent les climats torrides, semblables à ceux du nord de l'Afrique, de climats qui rappellent ceux des Alpes.

Des régions de climat sec, dont les fleuves souffrent de longs étiages, contrastent avec d'autres zones où les eaux inondent fréquemment de grandes étendues. L'eau, que les anciennes populations préhispaniques considéraient comme une de leurs divinités principales, est le facteur par excellence, celui qui détermine les caractères particuliers de la vie et, par conséquent, de l'histoire et de l'économie de chaque portion du pays. La syllabe *atl*, qui signifie eau, se rencontre dans les toponymes d'une infinité de lieux du Mexique. On trouve constamment sa re-



*Barrage à Torreoncillos, Matamoros, Etat de Chihuahua.*

présentation dans les manuscrits et sur les stèles des ruines archéologiques.

Retenir l'eau dans les réserves, la canaliser, la maîtriser et la rendre bien-faisante ; la conserver comme une richesse permanente ou l'apaiser là où elle est dangereuse par sa violence, voilà quelques-uns des efforts majeurs du Mexique. Eau pour les cultures, pour l'électricité, pour les usages domestiques ; eau, amie de l'homme, c'est elle dont le pays a besoin pour son progrès.

En France, grâce aux conditions climatiques favorables à l'agriculture, permettant d'utiliser une grande partie de la superficie sans de coûteux ouvrages d'irrigation, l'eau n'est pas un élément dont il faut triompher, ou plus exactement, que l'on doit capter et soumettre. Au Mexique, de gigantesques ou-

vrages hydrauliques sont indispensables à l'économie agricole : barrages, canaux, dispositifs de drainage, dérivation de rivières et, en ce qui concerne le développement industriel et la vie urbaine : des chutes artificielles, des aqueducs, des réseaux de conduites d'adduction d'eau potable, des installations d'épuration des eaux, etc.

\*\*\*

**A** PARTIR de la période historique qui commença en 1910, les administrations ont suivi une politique d'amélioration du niveau économique national, en fonction de l'accroissement du degré de rendement de la population. Le gouvernement de M. Ruiz Cortines a imprimé un caractère particulier à cette politique en

développant, notamment, la construction d'ouvrages hydrauliques.

**POTENTIEL AGRICOLE** Le Mexique compte 23,4 millions d'hectares propres à la culture. Le Gouvernement fédéral a élaboré de vastes programmes de travaux d'irrigation pour augmenter les récoltes et réaliser l'autoapprovisionnement agricole. Ces programmes permettent d'envisager une marge suffisante pour l'exportation des excédents, ce qui renforcera l'économie du pays.

**POLITIQUE D'IRRIGATION** Jusqu'en 1910, le Mexique disposait à peine d'environ sept cent mille hectares de terrain irrigué par des moyens défectueux du point de vue technique et dont les bénéficiaires étaient peu nombreux.

En 1926 fut promulguée la loi sur les ouvrages d'irrigation par les eaux fédérales ; et, pour la faire observer, une Commission nationale fut créée. Les travaux les plus urgents furent commencés. En vingt années — de 1926 à 1946 — 816.200 hectares irrigués furent gagnés à la culture.

De 1947 à 1952 ce chiffre augmenta de 665.512 hectares, avec une moyenne annuelle de 110.918 hectares ; et 366.138 hectares de plus devinrent cultivables pendant les années 1953-1954, avec une moyenne annuelle de 183.069 hectares ; ce qui représente une augmentation de 65 % sur la moyenne antérieure.

Grâce aux ouvrages construits entre 1947 et 1954, l'agriculture nationale a pu exploiter environ 1.000.000 d'hectares de plus, l'effort de ces huit dernières années ayant surpassé celui des vingt et une années précédentes.

**RESULTATS OBTENUS** Il suffit d'examiner les grandes lignes des transformations opérées dans les différentes régions où ont été effectués des ouvrages d'irrigation par le Gouvernement fédéral, pour se rendre compte du progrès économique et social du Mexique.

Sur les 1.500.000 hectares rendus à la culture, de 1926 à 1952, la valeur des terres s'est élevée de 250.000.000 de pesos à 3.900.000.000, ce qui se traduit par une plus-value réelle de 3.100 millions de pesos, compte tenu du fait que les 250.000.000 déjà mentionnés correspondaient à 800.000.000 sur la base des prix de 1952.

L'emploi des machines, jadis insignifiant dans les travaux agricoles, est indispensable actuellement, et a atteint un grand développement. On peut estimer à plus de 600.000.000 de pesos (jusqu'en 1952) les achats destinés à l'équipement agricole : tracteurs, char-

rués, machines agricoles, etc., utilisés, dans leur quasi totalité, pour l'exploitation des terres récupérées grâce aux travaux gouvernementaux d'irrigation.

En raison de la sécurité que l'irrigation offre au cultivateur, la production agricole a doublé. Les récoltes obtenues sur les surfaces dotées d'ouvrages d'irrigation atteignent, actuellement, presque 50 % de la production totale du pays. Les principaux bénéficiaires en sont les paysans qui, jadis, manquaient de terres et de moyens de subsistance.

Les travaux d'irrigation ont ainsi facilité la mécanisation agricole, la polyculture, l'assainissement des régions insalubres, un grand développement démographique et culturel, l'accroissement de nombreuses industries et le contrôle des crues fluviales qui, autrefois, causaient des dommages considérables.

Le Gouvernement fédéral, par l'intermédiaire du Ministère des Ressources Hydrauliques, créé en 1946, construit dans tous les districts d'irrigation des hôpitaux, des écoles et des centres sportifs; en un mot, tout ce qui contribue au progrès social et culturel de l'agriculteur. Pour faciliter l'accès des régions où s'effectuent les travaux et où, ultérieurement, devront opérer les districts d'irrigation, on ouvre des routes qui aident au développement économique et social de la région en la reliant au reste du pays.

Pendant les deux années 1953-1954 on a achevé plusieurs barrages pour capter 20.800.000.000 de mètres cubes d'eau. On a construit, en outre, 2.878 kilomètres de canaux, 1.531 kilomètres de réseau de drainage et 751 kilomètres de routes. On a foré des puits (2.390 mètres au total) dans les districts d'irrigation de Río Colorado, Vallée de Juárez et Alto Lerma, ainsi que 401 puits pour irriguer des terres de moins de 1.000 hectares. Les capitaux investis pendant les deux dernières années s'élèvent à 1.340.000.000 de pesos (approximativement 38 milliards de francs).

Grâce à la construction de cent quarante-huit barrages, de capacité plus ou moins grande, 366.138 hectares ont été irrigués. Les principaux sont: le barrage « Miguel Alemán » qui alimente 51.000 hectares dans la zone du Papaloapan, et le « Falcón », à la frontière, entre le Mexique et les Etats-Unis. Celui-ci, avec ses installations complémentaires, permet l'irrigation de 72.540 hectares, en plus des 110.000 déjà irrigués en 1952. Les ouvrages en cours d'exécution pendant les deux années 1953-1954 (y compris l'achèvement du barrage sur le Río Yaqui) ont augmenté de 93.000 hectares le total des superficies cultivables.

Il faut mentionner aussi d'autres travaux de moindre importance dans les différentes zones d'irrigation, tels que canaux, pose de drains, etc., grâce aux-

quels plus de 40.000 hectares ont été ouverts à la culture. De même, on a procédé à la construction de cent vingt-six ouvrages de petite irrigation dont bénéficieront 31.156 hectares. On a entrepris aussi la construction de deux grands barrages: celui de Mocúzari, sur le Río Mayo, d'une capacité de 1.000.000.000 de mètres cubes, qui permettra l'irrigation de 46.680 hectares, en plus des 19.320 actuellement irrigués, et celui de « Miguel Hidalgo », sur le Río Fuerte, dont la capacité totale sera, à son premier stade, de 2.000.000.000 de mètres cubes. Aux 71.600 hectares déjà irrigués viendront ainsi s'ajouter 158.400 hectares. Ces barrages commenceront à fonctionner à la fin de l'année.

Grâce à des travaux de rectification de cours des rivières, de protection contre les inondations et de canalisation du drainage dans la zone de Chontalpa (Tabasco), 20.000 hectares ont été récupérés et sont déjà exploités, tandis que 20.000 autres sont en cours de récupération.

Outre les ouvrages exécutés pour accroître et améliorer les périmètres d'irrigation, d'importants travaux ont été entrepris afin de doter de nombreuses localités du système de distribution et d'écoulement de l'eau. Ces deux der-

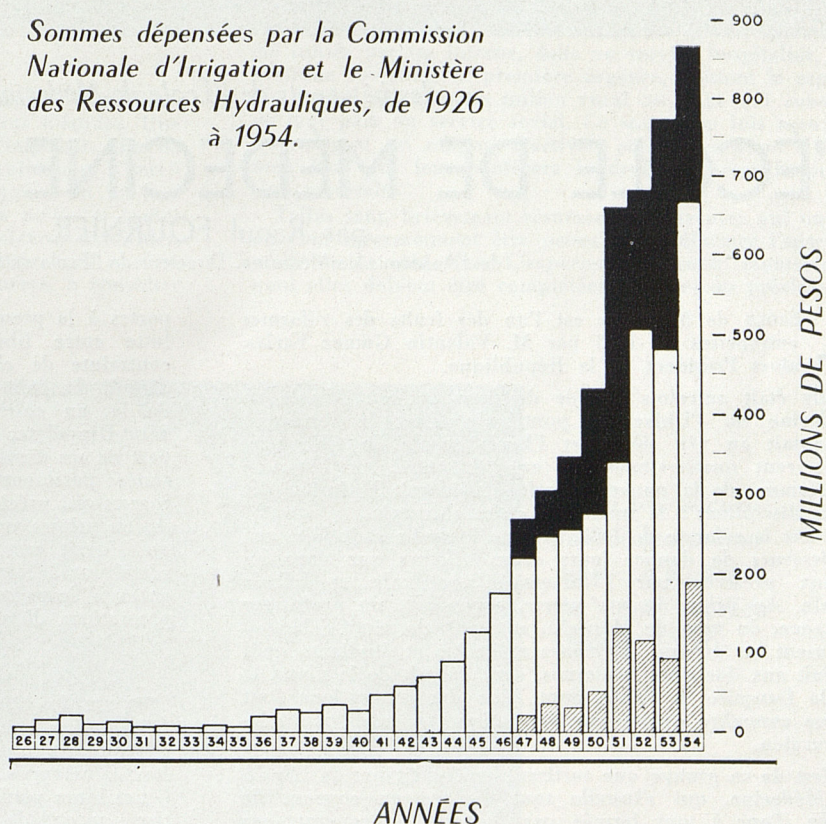
nières années, 595.942 personnes ont ainsi bénéficié des travaux qui exigèrent la pose de 475,5 kilomètres de tuyaux de fonte et 173 kilomètres de tuyaux d'amiante-ciment.

L'investissement fut de 156.000.000 de pesos.

**PROJETS D'IRRIGATION** Si l'on tient compte de l'irrégularité des régimes pluviométriques du Mexique et de la forte augmentation de la population — 3 % par an — on comprendra la nécessité d'intensifier la construction d'ouvrages d'irrigation.

Aussi a-t-on élaboré un vaste plan de nouveaux travaux. Il est permis d'espérer que l'exécution de ce plan facilitera la solution du problème agricole du Mexique. Un tel plan suppose que l'on tirera un meilleur profit de l'eau, y compris le contrôle et l'exploitation des eaux souterraines, ce qui apportera une amélioration notable des rendements. Les répercussions d'une action de cette envergure sur le travail, l'agriculture, l'industrie et le commerce laissent prévoir pour le pays un avenir meilleur, reposant sur l'utilisation intégrale de ses ressources naturelles.

*Sommes dépensées par la Commission Nationale d'Irrigation et le Ministère des Ressources Hydrauliques, de 1926 à 1954.*





«...les bâtiments de l'École de Médecine...»

# L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MEXICO

par Raoul FOURNIER

de l'Académie de Médecine, Directeur de l'École de Médecine.

L'ÉCOLE de Médecine est l'un des fruits des réformes entreprises en 1833 par M. Valentín Gómez Farías, alors Président de la République.

Elle était autrefois formée de deux écoles : l'École de Médecine de l'Université pontificale, dont la fondation remontait au XVI<sup>e</sup> siècle, et l'École royale de Chirurgie, créée cent quatre-vingt-treize ans plus tard, en 1768. Le programme de la nouvelle école considérait la fusion des deux disciplines : la médecine et la chirurgie.

Avant la réforme de 1833, défense formelle était faite aux professeurs de donner leurs cours ailleurs que dans les locaux prescrits par l'Université pontificale et l'École royale. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, cependant, un professeur indigène, du nom de Montaña, entreprit de réunir clandestinement un groupe de jeunes médecins et étudiants qu'il initiait aux doctrines modernes, dans l'esprit de la nouvelle École française de Santé, dont l'une des innovations était de ne connaître qu'une carrière unique, celle de médecin-chirurgien.

C'est de ce groupe que sortirent les fondateurs de l'École de Médecine, qui s'installa tout d'abord au couvent de Belén. Tour à tour fermée par l'autorité et rouvrant ses

portes à la première occasion, au gré des péripéties de la lutte entre libéraux et conservateurs, elle fut bientôt contrainte de chercher refuge dans le couvent à moitié démoli du Saint-Esprit, puis au collège Saint-Ildefonso, et, de là, au collège Saint-Jean-de-Latran, enfin, au collège Saint-Hippolyte, abandonnant à chaque vicissitude une part de ses meubles et de ses instruments de travail. Treize années passèrent ainsi avant que la poignée d'hommes courageux qui présidaient à son destin réussissent à lui acquiescer en propre un bâtiment dont personne ne voulait parce qu'il avait servi de siège à l'Inquisition, mais dont ils réussirent à faire, au prix de quelques transformations et grâce à leurs nobles efforts, un site accueillant où cent promotions d'étudiants se sont succédé depuis 1856.

**B** IEN des siècles se sont écoulés depuis que les volcans qui dominent, au sud, la vallée de Mexico ensevelirent sous leur lave la civilisation florissante qui s'y était développée. Tout fut enfoui, hommes, temples, outils.

Les laves pétrifiées ont dressé là une large barrière désertique au sud de ce qui devait devenir plus tard l'imposante

Tenochtitlán. De-ci, de-là, dans ce désert, apparurent quelques emplacements de terre fertile qui donnèrent naissance à des jardins et, plus tard, à des villages. De cette surface désolée jaillirent des troncs d'arbres aux noms étranges, qui lancent vers le ciel des branches tordues et nues que terminent, comme autant de mains implorant la pluie du ciel, des bouquets de blanches corolles. Quand surviennent les déluges saisonniers, on voit naître de la pierre d'innombrables petites fleurs délicieusement parfumées, qu'on nomme fleurs de la Saint-Jean.

Un jour de l'année 1940, les habitants de Mexico eurent la surprise de constater que la barrière était rompue. Une large route coupait en deux le désert. Les roches éclataient sous l'effort de la dynamite, et bientôt, au levant de la voie nouvellement frayée, on vit s'élever des immeubles modernes, faits de pierre volcanique. Un extraordinaire faubourg remplaçait ainsi l'ancien *Pedregal*.

Sept ans plus tard, de l'autre côté de la route, architectes, ingénieurs, ouvriers et jardiniers entreprenaient la construction d'une cité différente : la Cité Universitaire. De superbes édifices ont surgi du sol, de belles avenues les relient et les animent, des jardins verdoyants rafraîchissent l'atmosphère, des stades et des piscines mettent leur note claire dans l'austérité de l'ensemble.

C'est au nord-est de la Cité Universitaire que s'élèvent les bâtiments de l'École de Médecine, qui sont parmi les plus beaux qu'on y puisse voir. Ils sont composés de deux corps de niveaux différents, en forme de T, reliés par des escaliers. L'axe nord-sud comprend une tour semi-circulaire, où se trouvent les amphithéâtres. L'une des ailes est le domaine des sciences de la structure : anatomie clinique, salles de dissection, laboratoires d'anatomie pathologique, d'histologie, d'embryologie, salles pour groupes d'étude et salles de repos. L'autre est réservée aux sciences de la fonction : la physiologie, et ses sœurs inséparables : la chimie biologique, la bactériologie et la parasitologie. L'un et l'autre départements comprennent un grand nombre de laboratoires de recherche.

Ces installations permettent à quatre mille personnes de travailler en même temps dans les locaux de l'école.

**T**OUTEFOIS, il ne suffisait pas de changer d'établissement. Il fallait aussi rénover les plans d'études. Une sérieuse révision des programmes s'imposait, afin de mieux équilibrer, en les coordonnant étroitement, l'enseignement théorique et l'enseignement pratique. On ne saurait exiger de l'étudiant qu'il fixe dans sa mémoire toutes les notions qui sont en rapport avec les sciences médicales. Il importe assurément davantage de lui apprendre à s'instruire par lui-même, à se référer aux sources, à consulter

livres et revues, plutôt que de l'obliger à mémoriser d'innombrables connaissances dont la somme restera toujours, et quoi qu'on fasse, incomplète.

Nous avons groupé en une seule discipline les branches de l'anatomie descriptive, topographique et clinique, et nous avons centré cette étude sur l'homme normal ; nous avons de même groupé en un tout la physiologie dite générale et la physiologie dite humaine.

Le programme de radiologie a été fragmenté et rattaché, premièrement à l'anatomie clinique, secondement à la physiologie, troisièmement à l'anatomie pathologique, ainsi qu'à la propédeutique et aux cliniques. La thérapeutique n'est plus considérée comme une discipline isolée ; le programme de pharmacologie a été renforcé de façon à couvrir le domaine de la thérapeutique théorique, dont l'élève verra en clinique l'application et les effets.

La psychologie figure au programme dès la première année. Les étudiants se répartissent en petits groupes, dépendant chacun d'un professeur, avec lequel les élèves peuvent s'entretenir sur la personnalité individuelle ou collective, et commenter les événements quotidiens. Un jour par semaine aura lieu une réunion au cours de laquelle le professeur traitera d'un sujet général : étude psycho-sociale d'un film, d'un ouvrage littéraire ou théâtral, illustré par la lecture ou la représentation d'extraits de l'œuvre commentée. La deuxième année du programme de psychologie est consacrée à la typologie humaine, en relation avec la somatologie et l'étude des fonctions. En troisième année, les élèves passent au stade de l'interprétation et de l'analyse. Enfin, au cours de l'une des années qui suivent, ils s'initient à la psycho-pathologie et aux questions cliniques qui s'y rapportent.

La sociologie médicale, qui comprend la médecine préventive, s'enseigne dès la deuxième année, dans le cadre des programmes de bactériologie et de parasitologie, puis tout au long des cliniques.

L'enseignement de la médecine légale est maintenu en tant que tel sous sa forme classique, mais c'est également en clinique qu'il reçoit ses applications pratiques.

La durée des études de médecine est de six années. Parvenus au milieu de la sixième année, les élèves, après avoir été initiés par un interne, dans un service hospitalier, à la pratique des soins de première urgence, quittent la capitale pour aller effectuer en milieu rural un stage qui constitue de leur part un service social. Ce stage une fois accompli, ils rédigent un rapport d'activité et se présentent à l'examen final qui leur confèrera le droit d'exercer la profession médicale.

Telles sont, brièvement résumées, les mesures qui ont été ou vont incessamment être prises pour réformer l'enseignement de la médecine. L'expérience à venir montrera en quoi elles doivent être complétées, révisées ou précisées.



«...un site accueillant où cent promotions d'étudiants se sont succédé depuis 1856...»

# Esquisse de Zacatecas

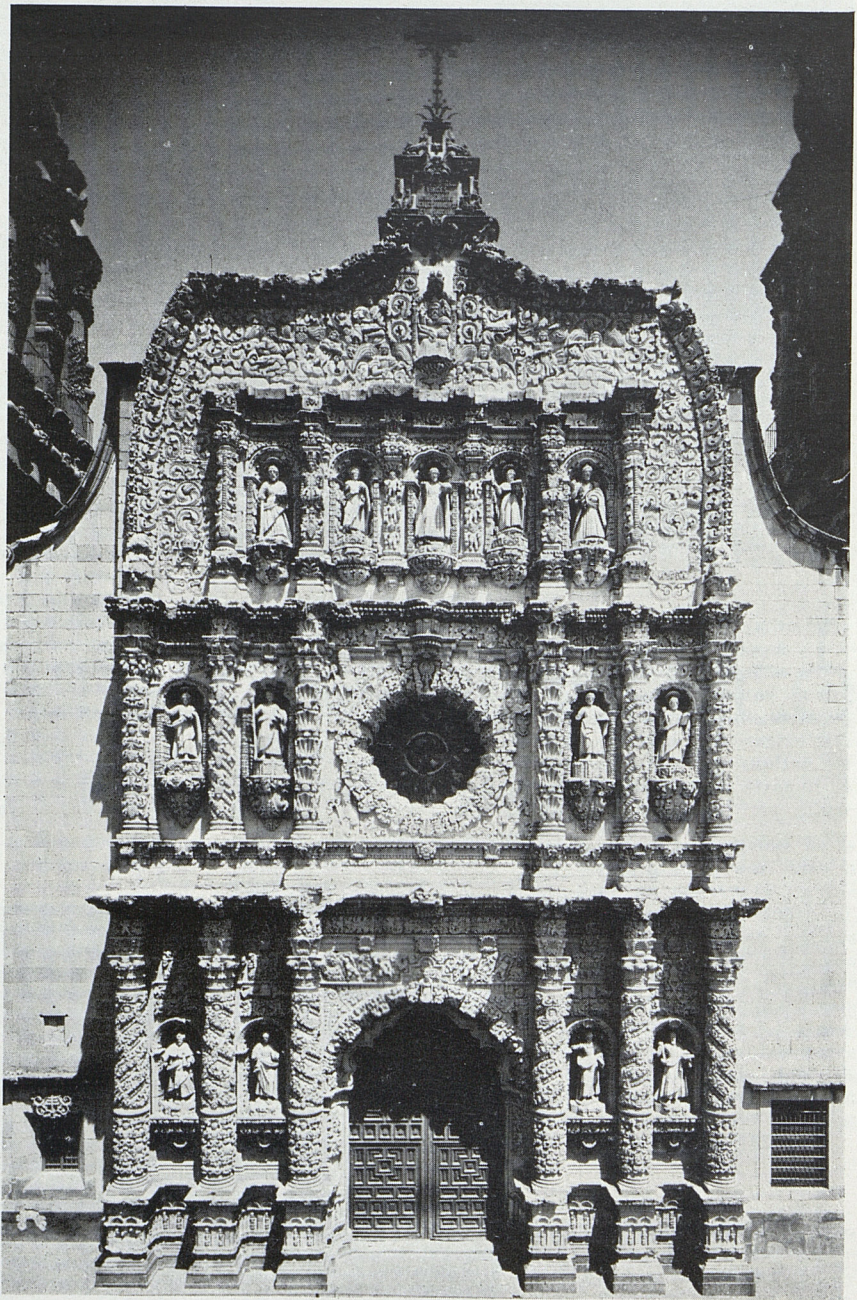
par

Manuel TELLO

Ambassadeur du Mexique à Washington.

**U**N grand poète mexicain, Ramón López Velarde, a qualifié de brave, courageuse ("bizarra"), la capitale de Zacatecas, l'État dont nous sommes tous deux originaires. Cette épithète vaut pour les quelque soixante-douze mille huit cent quarante-trois kilomètres carrés de l'État.

Coupé en deux parties égales par le tropique du Cancer, l'État de Zacatecas est la négation même de ce qu'éveille en notre esprit le mot "tropical". En fait, excepté le cañon de Juchipila, le reste de son territoire a un climat sec et froid, et ses paysages donnent une impression d'aridité et, parfois même, de tristesse. Les habitants sont à l'image du pays : sérieux mais non rébarbatifs, honnêtes et laborieux. Ils luttent avec ténacité contre une nature avare de ses biens. Pendant la conquête espagnole, et même bien avant, ils prouvèrent leur amour de la liberté. En grande majorité libéraux, ils s'avèrent ennemis de l'Inquisition et de l'Empire. Cependant, lorsque les troupes de Napoléon III essayèrent de soutenir le trône chance-



Portail de la Cathédrale.

lant de Maximilien, les Français résidant à Zacatecas ne furent jamais inquiétés. Beaucoup parmi eux fondèrent un foyer et leur fortune dans ce milieu où ils inspiraient de vives sympathies.

Quoique la majorité de ses habitants se consacre à l'agriculture et à l'élevage, l'Etat de Zacatecas n'est pas un grand centre de richesse agricole. Les pluies y sont faibles et les fleuves sans importance. La terre non plus n'est pas très fertile. Cependant, les paysans sont d'excellents agriculteurs et, par leurs efforts persévérants, ils ont contribué à la prospérité des régions du nord. Ainsi Zacatecas semble-t-elle rester fidèle à son destin ; déjà, à l'aube du XVIII<sup>e</sup> siècle, ne l'appelaient-ils pas "la civilisatrice du Septentrion" ?

Dans les environs de la capitale s'élève le couvent de la Guadalupe. Fondé vers 1708 par les Frères franciscains, on lui donna le nom de Collège pour la Propagation de la Foi. De ses cloîtres partirent des missionnaires pour aller évangéliser une grande partie du nord du Mexique, ainsi que de vastes régions qui forment aujourd'hui le sud des Etats-Unis.

Même si l'on récolte, au prix d'un très grand effort, du maïs, du blé, des haricots, des pommes de terre, voire de la canne à sucre, la richesse légendaire de la région de Zacatecas ne lui vient ni de l'élevage, ni de l'agriculture. Sa grande renommée, au Mexique et ailleurs, elle la doit à ses mines. L'histoire de Zacatecas, de sa fondation à nos jours, tourne autour de fantastiques gisements exploités tantôt rationnellement, tantôt empiriquement, et aussi d'illusions d'un jour qui inspirèrent une expression, qu'enfant j'entendais répéter sans cesse à de vieux commerçants ou rentiers devenus prospecteurs occasionnels : « la mine demande la mine ». Expression qui signifiait que la mine, pour être exploitée, demande des capitaux.

Mais, bien souvent, il fallait moins d'argent que de foi et d'audace, car c'étaient la foi et l'audace qui provoquaient des réussites surprenantes et faisaient surgir d'incroyables gisements d'où l'on extrayait le minerai, coulé ensuite en barres d'argent. Celles-ci à leur tour, devenaient des pesos, qui circulaient à travers le pays et étaient exportés jusqu'en Chine où, il y a une trentaine d'années, ils avaient cours sous le nom de "mexican dollar" ou "dollar mex". Les gens de Zacatecas affirmaient avec fierté que les Chinois, importateurs de pesos d'argent, préféraient ceux qui présentaient la frappe de la Maison de la Monnaie de Zacatecas à tous autres frappés dans la République. C'était, disaient-ils, en raison des minuscules parcelles d'or qu'ils contenaient. Que ceci provint du raffinement, peut-être imparfait à cette époque, des barres d'argent ou d'une innocente exagération, le fait est que, pendant un de mes voyages en Chine, le hasard me fit tomber sur des pesos mexicains frappés à Zacatecas.

A propos de gisements, nous devons parler de la capitale de Zacatecas. Non que le sous-sol en d'autres régions de l'Etat, n'abonde en plomb, zinc, mercure et argent. Au contraire : Fresnillo, Sombrerete, Mazapil, Chalchihuite furent, et sont encore, de très riches centres miniers. Mais l'histoire de la ville de Zacatecas se confond avec l'histoire même de ses gisements dont les riches filons firent sa splendeur. Cependant l'épuisement des mines provoqua l'exode d'une grande partie de la population. Juan de Tolosa la découvrit le 8 septembre 1546 et, deux ans plus tard, il la fonda avec Baltasar de Bañuelos, Critobal de Uñate et Diego de Ibarra. La première question qui vient à l'esprit du visiteur est celle-ci : Se peut-il qu'une ville se soit créée au fond de ce ravin, dans ce site agressif et



*Un bâtiment moderne : l'École Normale Manuel Avila Camacho*

rude où, de tous côtés, l'horizon semble à portée de la main ? Si le but des conquistadors était simplement d'assurer leur domination sur cette vaste région de l'Anahuac et de porter la civilisation espagnole au nord du pays, pourquoi ne choisirent-ils pas à quelques kilomètres seulement de la capitale, la riante vallée de Guadalupe ou le verger enchanteur de Jerez ?

La seule explication plausible est qu'ils cherchaient des mines. On en trouve la preuve dans leurs récits sur Zacatecas et dans les renseignements qu'ils donnent de cette ville ; invariablement il s'agit "des mines".

Sans doute n'espéraient-ils pas découvrir ces énormes richesses du sous-sol et, dans l'incertitude, bâtirent-ils quelques maisons seulement. Mais l'abondance en argent de la mine de San Bernabé, prospectée le 11 juillet 1548 et, postérieurement, de celles de Abarrada, Pánuco, Quebradilla, Veta Grande et de bien d'autres, provoqua l'affluence d'aventuriers qui firent la fortune de Zacatecas. Ainsi s'éleva une des villes les plus belles, les plus pittoresques et les plus curieuses de tout le Mexique. Edifiée au pied d'une colline, la "Bufa", qui figure sur ses armes, Zacatecas est un vrai labyrinthe. On n'y trouve pas une seule rue droite, et encore moins une qui soit située sur un plan horizontal. Toutes sont tortueuses, et les ruelles en escalier sont indescriptibles. Sous l'éclairage de la lune il se dégage d'elles un charme mystérieux, et l'ensemble constitue le scénario rêvé pour un roman de cape et d'épée.

La maison où je suis né ne présente, sur sa façade principale, rue d'En-Haut, qu'un seul étage. Elle en a trois du côté opposé, donnant sur la rue d'En-Bas. Il ne s'agit pas, pourtant, d'une grande maison. Et ce n'est pas une exception. Il y en a d'autres, beaucoup d'autres, qui présentent une plus grande dénivellation.

Même ses places sont en pente, ainsi que l'on peut s'en rendre compte d'après le quadrilatère — plus ou moins régulier — sur l'un des côtés duquel s'élève, massive et imposante comme une forteresse, l'Eglise de Santo Domingo. Autrefois elle s'appelait Eglise de la Compagnie, à cause de sa proximité avec le couvent des Jésuites. Elle est de style baroque. On accède à sa façade principale par un escalier, et à l'un de ses côtés par une avenue. De cette hauteur on domine presque toute la ville et l'on peut voir,



au loin, le profil symétrique de la colline de la Bufa.

Malgré sa beauté, elle ne peut cependant être comparée à la cathédrale que l'on rencontre inopinément sur son chemin. Mais quel problème, étant donné l'étroitesse de la rue où elle se dresse, pour qui désire admirer la dentelle de pierre — dans le style de Churriguera — de ses deux tours ou de son portail principal !

Construite en pierre rose, comme presque tous les principaux édifices de la ville, elle est d'une richesse de détails et d'une exubérance artistique telles, qu'il faudrait des pages entières pour la décrire. Quant à la photographie, même en couleur, elle ne pourrait en donner une idée exacte. Le portail principal est une transposition en pierre du tableau de Raphaël : « La dispute du Saint Sacrement ».

La façade, qui donne sur le marché principal, abrite un

rétable en pierre représentant la patronne de l'église Notre-Dame des Zacatèques(1). Sur celle qui longe la place d'Armes figure un Christ en pierre taillée polychrome.

Ces deux joyaux de l'art religieux justifieraient à eux seuls le voyage à Zacatecas où, de plus, le touriste trouvera toujours un climat propice à la méditation et à l'étude.

Cependant ce ne sont pas les seuls. Il y a bien d'autres églises, couvents et édifices publics à visiter, notamment un aqueduc et des maisons particulières. La richesse de leurs matériaux de construction et la beauté de leur architecture témoignent de la prospérité des mines dont la capitale de ma province a bénéficié.

(1) Nom des populations indigènes avant la conquête.



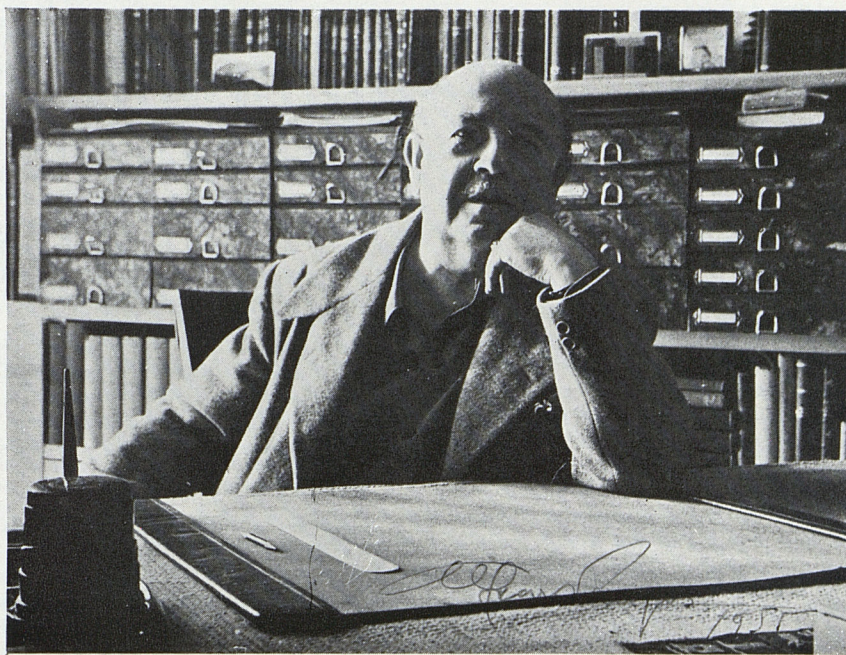
«...Édifiée au pied d'une colline, la "BUFA", qui figure sur ses armes, Zacatecas est un vrai labyrinthe».

# L'Œuvre d'Alfonso REYES

## durant un demi-siècle

par J.-M. GONZALEZ DE MENDOZA

de l'Académie Mexicaine



*Une photo récente de l'écrivain Alfonso REYES*

LE Mexique célèbre cette année le jubilé littéraire d'Alfonso Reyes. C'est en novembre 1905 que parut son premier article. Sa production, d'une haute tenue littéraire, qui atteint déjà, en chiffre rond, cent cinquante ouvrages et fascicules, lui a valu une place éminente non seulement dans les lettres mexicaines, mais également, sans distinction de pays, dans celles de langue espagnole en général.

A Mexico on prépare l'édition de ses *Œuvres complètes*. Le Collège National, institution de haute culture dont il est membre fondateur, publiera un volume jubilaire d'essais sur le grand écrivain. L'émission radiophonique « L'Heure nationale » fut consacrée tout entière, un soir, à des renseignements sur son œuvre, à la lecture de quelques pages de prose et à la récitation de ses vers. L'Université de sa

ville natale consacra un cycle de conférences à l'étude de sa production écrite, à l'analyse et à la critique de ses idées, à l'examen et à l'évaluation de son apport à la culture mexicaine. La revue *Universidad de Mexico* publie, dans chaque numéro, un article dans lequel le célèbre auteur retrace l'histoire d'un de ses livres, raconte comment celui-ci fut accueilli, et assemble, en une gerbe la floraison de commentaires qu'il provoqua. D'autres institutions annoncent la publication d'hommages ou d'anthologies de son œuvre. Tout cela équivaut à reconnaître indirectement qu'il est un des "classiques" des lettres mexicaines, encore que très moderne et incapable, comme il l'a dit à propos d'autres artistes, de « s'académiser en soi-même ».

Il est né le 17 mai 1889 à Monterrey, capitale de l'État de Nuevo León, gouverné alors par son père, le général

Bernard Reyes. Avant la fin de ses études à la Faculté de Droit, l'Université de Mexico le nomma secrétaire de l'École des Hautes Etudes et professeur d'histoire et littérature espagnoles dans cette même institution. C'est lui qui inaugura cette chaire. En juillet 1913 il fut reçu avocat. Il débuta dans la carrière diplomatique comme secrétaire de légation à Paris. La guerre mondiale, en 1914, provoqua son départ pour Madrid. Pendant les cinq premières années, sur les dix qu'il passa en Espagne, il se consacra entièrement aux lettres et au journalisme. Il travailla assidûment dans la section de philologie du Centre d'Études Historiques. Il prépara des éditions annotées d'auteurs classiques espagnols et du mexicain Juan Ruiz de Alarcón ; il transcrivit en prose moderne l'archaïque *Poème du Cid*, traduisit Chesterton, Sterne, Stevenson. En 1920 il revint à la carrière diplomatique ; plus tard il fut nommé ministre plénipotentiaire, puis ambassadeur. En 1939 il assumait la direction du centre d'enseignement supérieur qu'est le Collège de Mexico et à la tête duquel il se trouve depuis lors. Il est docteur *honoris causa* de plusieurs universités, membre correspondant de la Royale Académie Espagnole et membre de l'Académie mexicaine. En 1945 il reçut le Prix national des Arts et des Sciences. D'autres insignes distinctions ont récompensé ses mérites.

Parfait connaisseur de la langue espagnole, il en possède toutes les subtilités dont il joue avec une étonnante maîtrise. Il n'est pas — comme il dit dans un spirituel apologue — de ceux qui s'égarent dans la forêt qu'ils ont peinte eux-mêmes, mais l'« architecte des parcs », celui qui en fait le tracé et l'ordonnance.

Il serait très difficile d'indiquer — tant son œuvre est vaste et variée — les étapes de l'évolution de l'écrivain. On comprendra mieux sa personnalité si l'on examine, même sommairement, les différents genres qu'il a abordés. Nous commencerons par le poète. Son œuvre lyrique a été recueillie dans plusieurs livres réunis, en 1952, en un volume, sous le titre *Œuvre poétique*. Sa poésie procède, dans les grandes lignes, du style post-parnassien, qualifié de « modernisme » dans les pays de langue espagnole. Cependant elle s'apparente de très près à l'art des grands poètes du Siècle d'Or espagnol, de Góngora principalement. En elle voisinent le langage familier de la conversation et la langue la plus choisie ; le ton populaire et le ton raffiné. Ses vers sont à la fois riches de substance et de musicalité ; souvent il innove et ouvre des voies suivies par ses épiques. Ses poèmes témoignent de son amour d'une forme polie et de l'idée pure. Ils sont l'expression d'une exquise sensibilité. Leur limpidité cristalline n'est altérée ni par les métaphores colorées, ni par la variété des formes, moins encore par l'ardeur contenue de l'émotion, ni par la grâce ailée qui s'y rencontre fréquemment. Détachons-en l'admirable poème dramatique *Iphigénie cruelle*, dont l'héroïne est le symbole de la volonté en lutte contre le destin.

Il a réuni plusieurs contes excellents dans son livre *Le Plan oblique*. Là, le fantastique est tangent au plan de la réalité ; il prend appui sur lui d'un côté, dirait-on, tandis que de l'autre il s'en éloigne. La fantaisie de ces contes, dit l'auteur, « est faite de choses quotidiennes, dont le mystère équivoque croît sur l'humble racine du possible ».

En tant que critique littéraire, il a exploré magistralement l'œuvre de certaines grandes figures des lettres espagnoles, Góngora en tout premier lieu, auquel il a consacré un très savant ouvrage. Ces recherches forment la matière de deux volumes : *Chapitres de littérature espagnole*.

Il serait superflu d'ajouter qu'il a aussi consacré ses soins attentifs à la littérature mexicaine : il a publié de pénétrantes études sur Sœur Juana Inés de la Cruz, Fray Servando Teresa de Mier, Manuel José Othón, Amado Nervo et autres écrivains illustres. Il a débroussaillé le terrain épineux de la théorie littéraire et, dans ce domaine, on lui doit des ouvrages importants ; en premier lieu *El deslinde*, dans lequel il délimite ce qui, dans le domaine des lettres, appartient à la littérature et ce qui ne lui appartient pas. Dans *L'Expérience littéraire* il parle en profond connaisseur de toutes ses nuances et de ses secrets. « La littérature n'est pas une activité de luxe, mais l'expression la plus complète de l'homme », a-t-il dit. Et il ajoute : « Il n'est meilleur miroir de l'homme ».

Ceci nous amène à celui des genres littéraires où il excelle : l'essai. Dans la plupart de ceux qu'il a écrits, l'esprit, uni au savoir, charme et séduit. Le poète vient en aide à l'essayiste, lui ouvrant un riche arsenal de métaphores qui éclairent les concepts. Ses essais sont des réflexions en marge d'événements actuels, la résonance qu'éveille dans une très fine sensibilité le choc des impressions recueillies avec fidélité et exactitude par une intelligence lucide. Tous ouvrent à l'esprit du lecteur des aperçus nouveaux dont, peut-être, celui-ci ne s'était pas avisé, ou dont il n'avait pas, jusque-là, bien saisi la portée. Tous fourmillent d'idées ; il peint avec originalité et acuité différents aspects des êtres et des choses et les nuances de leurs rapports. Autour des œuvres et des personnes, des idées et des choses, des paysages et des énigmes du monde, et à travers tout cela, ce sont les expériences de sa propre pensée et de sa sensibilité que l'auteur expose.

Ces travaux de « délimitation » et cette plongée dans « l'expérience littéraire » amenèrent l'écrivain à explorer la pensée de la Grèce antique. De pénétrantes analyses, matière de son enseignement, furent recueillies, plus tard, dans *La Critique à l'époque athénienne* et *La rhétorique ancienne*.

Dans le but de disposer d'un texte à la fois fidèle et d'excellente tenue littéraire pour un cours sur l'unité artistique de l'*Illiade*, il fut amené à traduire en harmonieux alexandrins les neuf premiers chants. Traduction claire, élégante et très belle ; c'est la meilleure de toutes celles qui ont été faites en espagnol.

Alphonse Reyes a beaucoup écrit dans tous les genres. Il a aplani le terrain et tracé la voie en maintes directions. Ses livres sont une mine d'idées et une substantielle source de méditations. Sa diversité traduit sa soif de découvrir des panoramas, de trouver des explications, d'atteindre la vérité ; en somme, de définir l'humain. C'est une œuvre d'humaniste par sa curiosité intellectuelle toujours en éveil et sa très grande culture ; mais d'un humaniste chez qui la science n'a pas étouffé l'imagination créatrice, la fraîcheur poétique. De l'humaniste il a aussi la sérénité : « Jamais je n'ai été un passionné », dit-il. Il convient d'ajouter, lorsqu'ici nous parlons d'humanisme, que nous l'entendons conformément à la définition que lui-même a donnée, c'est-à-dire comme « l'expérience humaine de la culture », nous écartant ainsi du vieux concept qui le limitait à « l'étude et la pratique des lettres humaines ». Eclatante de vérité et de vie, telle est son œuvre : au contenu riche et noble, toute constructive et explicative à la fois : une œuvre qui concilie le vernaculaire et l'universel. Comme Térence, rien de ce qui est humain ne lui est étranger.

## Fragments de « VISION de L'ANAHUAC »

Le voyageur américain est condamné à ce que les Européens lui demandent s'il y a beaucoup d'arbres en Amérique. Nous les surprendrions fort en leur parlant d'une Castille américaine plus haute que la leur, plus harmonieuse, moins âpre sûrement — quoique au lieu de collines d'énormes montagnes le coupent — où l'air brille comme un miroir, où l'on jouit d'un perpétuel automne. La plaine de Castille suggère des pensées ascétiques ; la vallée de Mexico des pensées faciles et sobres. Si l'une l'emporte en tragique, l'autre possède une beauté définitive et pleine.

Chez nous, la nature offre deux aspects opposés : l'un, la si vantée forêt vierge d'Amérique, mérite à peine d'être décrite. Thème obligé d'admiration dans le vieux monde, elle inspire les enthousiasmes verbaux de Chateaubriand. Four créateur où les énergies paraissent se perdre en un généreux abandon, où notre âme naufrage au milieu des émanations capiteuses, c'est l'exaltation de la vie en même temps que l'image de l'anarchie vitale. Jets de verdure sur les rampes de la montagne, nœuds aveugles des lianes, dais verts des bananeraies, ombre trompeuse des arbres qui endorment et dérobent la force de penser, végétation étouffante, longue et voluptueuse torpeur au bourdonnement des insectes. Cris des perroquets, tonnerre des cascades, yeux brillants des fauves, « dard empoisonné du sauvage » ! En ces débordements de feu et de songe — poésie de hamac et d'éventail — d'autres régions méridionales nous dépassent sûrement.

Mais ce qui est nôtre, l'Anahuac, est chose meilleure et plus tonique, au moins pour ceux qui aiment garder à toute heure vigilante leur énergie et claire leur pensée. La vision la plus propre à notre pays, elle est sur le haut plateau central où la végétation est âpre et héraldique, le paysage ordonné. Si dans l'atmosphère d'une extrême pureté les couleurs s'étouffent, l'harmonie générale du dessin y fait compensation et l'éther lumineux où les choses s'avancent avec un relief singulier, et enfin, pour la décrire d'une seule fois par les paroles du modeste et sensible Fray Manuel de Navarrete :

Une lumière resplendissante  
Qui fait briller la face des cieux.

Déjà un grand voyageur l'avait observé, qui a sanctionné par son nom l'orgueil de la Nouvelle-Espagne, un homme classique et universel comme ceux que créait la Renaissance et qui ressuscita dans son siècle l'antique manière d'acquiescer la sagesse en voyageant et l'habitude d'écrire uniquement d'après les souvenirs et les méditations de sa propre vie. Dans son *Essai politique*, le baron de Humboldt a noté l'extraordinaire reverberation des rayons solaires dans la masse montagneuse du haut plateau central où l'air se purifie.

Dans ce paysage non dépourvu d'une certaine stérilité aristocratique, où les yeux errent avec discernement, où l'esprit déchiffre chaque ligne et caresse chaque ondulation, sous le rayonnement de l'air, dans sa fraîcheur et son calme habituels, des hommes inconnus promèneront l'ample et pensif regard de l'esprit. Ravis à la vue du nopal à l'aigle et du serpent — symbole heureux de nos campagnes — ils entendront la voix de l'oiseau-devin leur promettant un asile sur les grands lacs hospitaliers. Plus tard, de ces palafittes a jailli une cité repeuplée par les incursions des fabuleux chevaliers qui arrivaient des « sept cavernes » — berceau des sept tribus réparties sur notre sol. Puis la cité s'est agrandie en empire, et le bruit d'une civilisation cyclopéenne comme celles de Babylone et de l'Égypte se prolongea affaibli jusqu'aux jours infortunés de Moctezuma le dolent. Et ce fut alors, dans une heure encore enviable et terrible, que, transplantés près des volcans neigeux, les hommes de Cortès, « fer, poussière et sueur », parurent dans cet orbe de sonorités et de lueurs, vaste cirque de montagnes.

A leurs pieds, dans un mirage de cristal, s'étendait la pittoresque cité, émanant toute du temple, de telle manière que ses rues disposées en rayons prolongeaient les arêtes de la pyramide.

Deux lacs occupent presque toute la vallée, l'un salé, l'autre d'eau douce. Leurs eaux se mêlent avec des rythmes de marée, dans le goulet formé par les sierras d'alentour et par un éperon de montagnes partant du centre. Au milieu du lac salé, comme une immense fleur de pierre, sied la métropole, elle communique avec la terre ferme par quatre portes et trois chaussées larges de deux longueurs de lances de cavalerie. A chacune des portes un fonctionnaire taxe les marchandises. Les édifices se groupent en masses cubiques, la pierre en est travaillée et couverte de grecques. Les maisons des seigneurs ont des vergers à leurs rez-de-chaussée et à leurs étages, et une terrasse où jusqu'à trente hommes à cheval pourraient jouter. Les rues, à intervalles réguliers, sont coupées de canaux. Sur les canaux, des ponts sont jetés ; faits de poutres de bois ouvré, ils ont une largeur de dix cavaliers de front. Sous les ponts glissent les pirogues pleines de fruits. Le peuple va et vient au bord des canaux, achetant les provisions d'eau potable ; les grandes jarres rouges passent de bras en bras. Les ouvriers et les contremaîtres errent dans les lieux publics, cherchant à s'engager. Les conversations s'animent sans cris, la race a de fines oreilles et, souvent, on parle à voix basse. On entend quelques doux claquements ; les voyelles coulent, les consonnes tendent à se liquéfier. Ce babil forme une savoureuse mélodie. Ces «xés», ces «tlés», ces «tchés» qui, écrits, nous alarment, s'écoulaient des lèvres de l'Indien avec une suavité d'eau de miel.

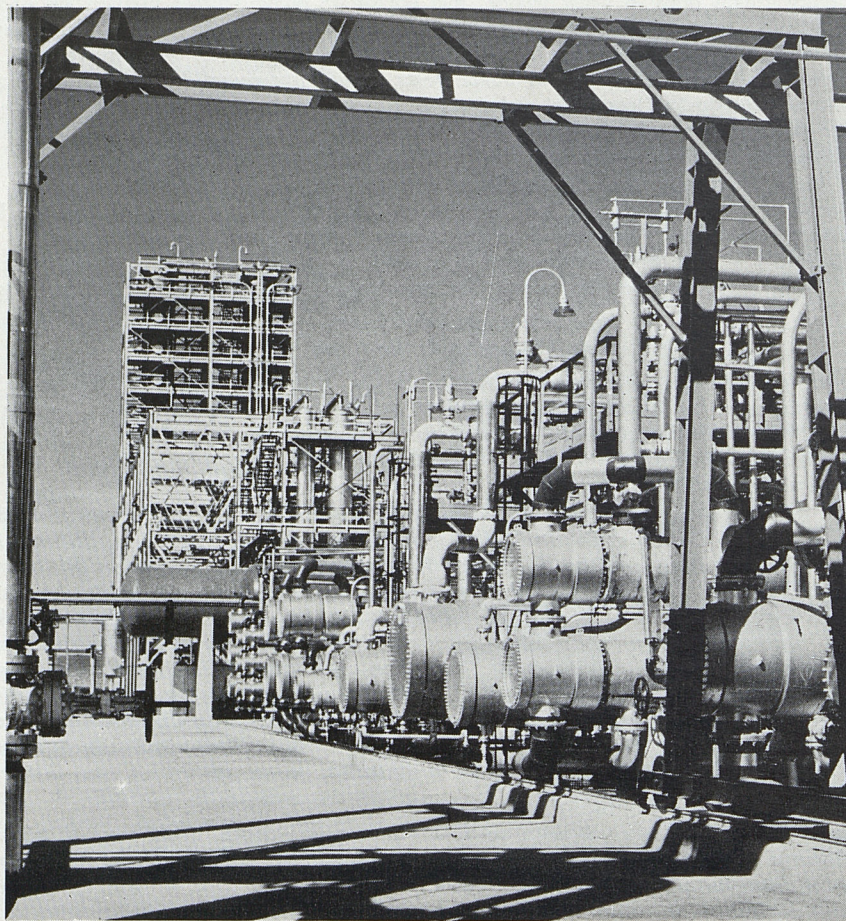
Le peuple se pare avec éclat parce qu'il est exposé à la vue d'un grand empereur. On voit aller et venir les tuniques de coton rouges, dorées, brochées, noires et blanches, avec des cercles de plumes superposées ou des figures peintes. Les faces brunes ont une placidité souriante, toutes cherchant à plaire. Les lourds pendentifs tremblent au nez ou aux oreilles, et, sur les gorges, les colliers de huit rangs, pierres de couleur, grelots, sequins d'or. Au mouvement de la marche, les plumes se balancent au-dessus des cheveux noirs et plats. Sur les jambes musclées brillent des anneaux de métal et des jambières en lamelles d'argent garnies de cuir travaillé — cuir de cerf jaune et blanc. Les sandales flexibles résonnent. Quelques-uns chaussent des bottines en peau de martre avec une semelle blanche cousue d'un fil d'or. Entre les mains palpète comme une aile le chasse-mouche bigarré, ou se tord le bâton en forme de couleuvre avec dents et yeux de nacre, poignée de cuir travaillé et pompons de plume. Les fourrures, les pierres, le métal, la plume et le coton confondent leurs teintes en un incessant chatoement et, communiquant à ces hommes leurs qualités et leurs finesse, en font des jouets précieux et délicats.

Traduit par Jeanne Guérandel : « Une œuvre, un portrait », Editions de la N.R.F., Paris, 1927.

# Remarques sur le développement économique du Mexique

par Gilberto LOYO

*Ministre de l'Économie Nationale*



*Une des installations de la raffinerie de Salamanque*

**A**u cours de ces quinze dernières années, le Mexique a connu un développement économique sans précédent dans son Histoire. Pendant la période de 1940 à 1950, l'augmentation de la production nationale a atteint 7,2 % en termes réels, ce qui a permis d'élever considérablement le revenu réel *per capita*, puisque l'accroissement démographique toujours très élevé — le Mexique étant un pays de très forte natalité — fut nettement inférieur (2,6 %) pendant la même période.

Le développement atteint, ne consiste pas simplement dans l'augmentation des indices de production ; il a provoqué également des changements qualitatifs d'une certaine importance. Ainsi, pendant la période précédant la seconde guerre mondiale, 67 % de la population économiquement active

s'adonnait à des activités primaires. Ce chiffre baissa à 61 % en 1950, le secteur occupé à des activités secondaires (transformation) et tertiaires (services) étant passé de 33 à 39 %. L'augmentation de la manufacture dans la formation de la production nationale (de 15,7 % en 1939 et de 18,3 % en 1950) est un témoignage très significatif.

Ce développement est le résultat d'une politique économique, que l'Etat continue à appliquer, de certaines conjonctures favorables pour l'activité économique du pays, et de plusieurs facteurs provenant de la seconde guerre mondiale et du conflit de Corée. La seconde guerre mondiale mit le Mexique dans l'obligation de produire une grande partie des articles importés auparavant, et le conflit de Corée stimula la production de matières premières exportables

aux Etats-Unis, et, indirectement, encouragea l'activité économique dans d'autres secteurs de la production mexicaine.

La politique de l'Etat s'est manifestée dans des programmes de grande envergure pour augmenter le capital social de la nation, créer des stimulants sains à l'initiative privée et élever le niveau des dépenses nationales, afin de fortifier le marché intérieur.

De l'investissement total (qui s'éleva en 1952 à 7.500 millions de pesos) la somme correspondant au secteur public atteignit 3.300 millions et celle du secteur privé 4.200. Pendant la même année comme au cours de bien d'autres, l'investissement public représenta 44 % de l'investissement total, ce qui prouve l'importance primordiale de l'action de l'Etat Mexicain en tant que financier.

De tels chiffres n'expriment pas une ingérence injustifiée de l'Etat dans l'activité économique. Au contraire : si l'on examine la destination des investissements de l'Etat, on constate les efforts faits en faveur de l'investissement privé, et dans le but de développer l'activité économique en général. La plus grande partie des investissements visent à élargir le capital social du pays : investissements pour l'amélioration du réseau ferroviaire, établissement d'usines électriques, construction de routes et de ports, travaux de captation de l'eau pour l'irrigation et pour la production d'énergie électrique.

Bien que le taux d'investissement qui fut l'un des facteurs les plus efficaces du développement économique, marqua d'importantes augmentations, passant de 10 à 14,4 % par rapport à la production totale, le Gouvernement du Président Ruiz Cortines considère qu'il est indispensable d'élever encore plus le taux d'investissement, pour répondre au coefficient d'accroissement général de la population qui est très fort.

Etant donné les conditions du pays, le financement du développement économique posait, bien entendu, des problèmes qu'il fallait résoudre sans tarder, tout en maintenant au premier plan la politique du Gouvernement. Cette politique tend au progrès du Mexique au rythme le plus accéléré possible, et suivant des méthodes compatibles avec les ressources nationales. Le plus important de ces problèmes résidait dans la rareté de l'épargne nationale susceptible d'être investie. On s'est efforcé de mobiliser l'épargne privée afin de l'investir pour la quantité nécessaire dans des investissements utiles. Les résultats acquis sont considérables. Le Gouvernement a obtenu, par la voie fiscale, des ressources importantes destinées à l'investissement, et cela sans recourir à des taxes exagérées qui auraient découragé l'esprit d'entreprise, mais en améliorant l'administration et la vigilance fiscale. Il est indéniable que l'Etat Mexicain est dans ce sens l'un de ceux qui accordent aux entrepreneurs les facilités les plus larges.

Au cours de ces quinze années de développement, les Gouvernements du pays ont dû recourir — à leur grand regret, d'ailleurs — au bilan déficitaire, pour faire face aux exigences nationales de progrès, les ressources acquises par la voie fiscale s'étant révélées insuffisantes. Cependant, on s'est toujours efforcé d'éviter que le déficit atteigne des proportions considérables et provoque une inflation incontrôlable, qui réduirait à néant les efforts d'industrialisation, tant par la hausse des prix que par les dangers d'instabilité sociale que cette hausse pourrait susciter. Tel est l'objectif des mesures (directes ou indirectes) qui ont été adoptées pour réduire le rythme de la hausse des prix, pour intensifier le commerce extérieur et veiller à la situation monétaire et fiscale.

Le capital étranger a contribué également, et de plus en

plus, au financement des investissements. Chaque année, les chiffres de l'investissement étranger dans le pays augmentent dans des proportions considérables. Ce fait est dû, en grande partie, aux excédents de bénéfices des entreprises des Etats-Unis d'Amérique et aux grandes facilités accordées par le Gouvernement Mexicain à tout capital, national et étranger qui vienne financer n'importe quelle activité pourvu qu'elle soit licite et utile, et qu'elle contribue au progrès du pays.

Il faut signaler, cependant, que pour assurer un développement équilibré à l'Economie Nationale, l'Etat a tout intérêt à orienter les capitaux étrangers vers des investissements qui permettent un bénéfice réciproque et réel aussi bien au capital investi qu'à la nation. Cette politique, loin de décourager l'investissement étranger, a créé un climat de plus grande confiance parmi les hommes d'affaires et a dissipé des préjugés.

En ce qui concerne les capitaux étrangers, le Gouvernement du Mexique accueille aussi avec sympathie les investissements provenant d'Europe ; ceux-ci ayant été et pouvant continuer à être, dans le futur, à la fois, des facteurs de diversification dans les techniques de production et le point de départ de nouvelles transactions commerciales avec l'extérieur. Des capitaux de jour en jour plus importants, et provenant des pays européens, sont investis au Mexique. Il est possible que ce courant s'amplifie dans un proche avenir. Il existe, en effet, de nombreuses activités économiques où l'on constate un fort déficit de production. La Technique, le Capital et la bonne volonté pourraient sûrement éviter cela. Et les propriétaires du capital obtiendraient ainsi les justes bénéfices qu'ils sont en droit d'espérer.

Mettant à profit les leçons de l'histoire, le Gouvernement Mexicain a accordé une attention particulière au programme de son développement économique. Ayant fait l'expérience d'un développement inarticulé, spontané, sans plan cohérent pour réaliser l'équilibre nécessaire entre les différentes branches économiques et les différents systèmes de production à l'intérieur de chacune de ces branches, le Gouvernement s'est attaché à établir des organismes de coordination économique, capables d'assumer ce rôle.

Conformément aux instructions du Président Ruiz Cortines, le Ministère de l'Economie a, non seulement intensifié ses travaux d'orientation et de régularisation des relations économiques entre les différents secteurs de production, distribution et consommation, mais il a encore précisé son rôle de guide industriel et commercial, il a accentué son action stimulante sur l'activité économique et il a participé, sur une grande échelle, aux programmes de développement.

Il y a un an, fut créé le Conseil de Développement et de Coordination de la Production. Il comprend des personnalités éminentes parmi les chefs d'entreprise mexicains, lesquels contribuent, par leurs idées, à diriger l'activité économique du pays vers des voies qui assurent son développement, et évitent les erreurs de prévision, le double emploi dans les investissements et le gaspillage des ressources nationales.

Il faut signaler, également, la création de la Commission des Investissements et surtout, à un degré jusqu'alors inconnu au Mexique, la coordination toujours plus grande dans les différents services dépendant du Gouvernement Fédéral et, plus particulièrement, des Ministères des Finances et de l'Economie et des Institutions décentralisées.

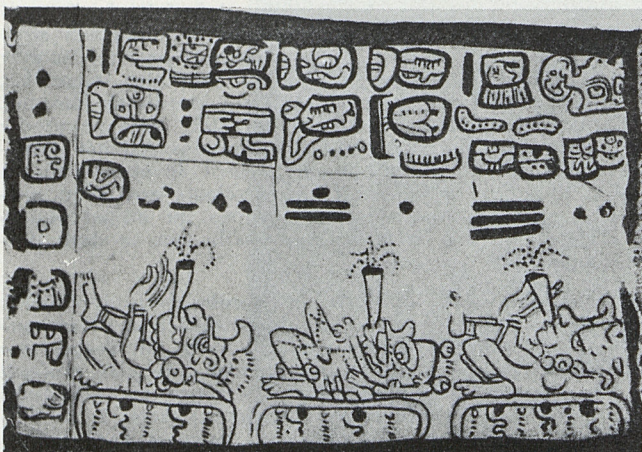
Comme on le voit, le Mexique a une politique économique très précise et la ferme volonté de la réaliser.

# LE TABAC

## Plante magique de l'ancien

## Mexique

par Paul WESTHEIM



*"L'offrande du tabac" d'après le codex maya Tro-Cortesiano.*

**L**E tabac est, comme le maïs, un don que le monde a reçu de l'Amérique. Tous les peuples américains fumaient le tabac, ceux du Nord aussi bien que ceux du Sud. Le mot "tabac", version hispanisée de l'expression nahuatl "tlapakko", pipe (le mot tabac se dit en nahuatl "tlapakkatl") est passé, par la voie de l'espagnol, à toutes les autres langues.

L'estime particulière dont jouissait le tabac dans l'Ancien Mexique n'était pas due au plaisir qu'il procure. Fumer était une cérémonie sacrée, un sacrifice fait à certains Dieux, certainement le plus agréable qu'on ait imaginé pour eux, et cela jouait un rôle très important dans de nombreux actes rituels.

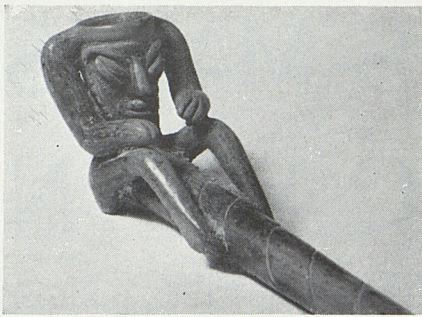
Tout comme le maïs, le "maguay" et le "peyote", le tabac était une plante sacrée, « ...ils étaient considérés comme sacrés et même comme de vrais Dieux » dit Sahagún. On l'utilisait aussi comme médicament ; Clavijero l'appelait « le médicament divin », et dit même qu'il aidait à dormir. Dans le codex Vatican A, document datant d'après la Conquête, on représente Moctezuma II vêtu d'un manteau somptueusement orné, tenant dans la main droite

un bouquet de fleurs et dans la main gauche le chalumeau du tabac. D'après Clavijero, le tabac de Moctezuma était « mélangé d'ambre ».

Or, l'importance extraordinaire attachée au tabac n'était pas basée sur ses propriétés curatives ou hypnotiques, mais sur certaines vertus magiques qu'on lui attribuait. L'homme qui fumait du tabac se transformait — phénomène étrange — en un être qui produisait de la fumée dans son corps et qui la rejetait par la bouche et le nez. Disons en passant que ce fait impressionna considérablement les Espagnols lorsqu'ils virent pour la première fois les Indiens fumer ; pour eux c'était une séduction supplémentaire grâce à laquelle le Malin les avait fait tomber dans ses rets. L'homme qui fumait du tabac devenait la proie de transes hypnotiques. D'après Sahagún, ses feuilles sèches étaient mélangées à « un peu de chaux » ou bien à la poudre de coquillages ; parfois on y ajoutait la sève stupéfiante de certaines espèces de cactus. Ce mélange, extrêmement toxique, enivrait le fumeur et provoquait en lui des visions et des hallucinations. Les prêtres et les sorciers y faisaient

appel pour atteindre à un état d'hébétéude qui, ils le croyaient du moins, les mettait en état de voir les choses cachées et de prévoir l'avenir, libérant en eux des forces surnaturelles. « Le tabac était un élément essentiel à la magie et à la religion. » On peut considérer que le tabac, dans l'Ancien Mexique, était une plante essentiellement religieuse ; ses premiers fumeurs en furent d'ailleurs des prêtres. La fumée était offerte aux Dieux, particulièrement au Dieu de la pluie. Au moyen du nuage de fumée, le prêtre essayait de convaincre le Dieu (enchantement par analogie) de former à son tour des nuages, des nuages de pluie : une page du Codex maya Tro-Cortesiano représente les trois prêtres du Dieu de la pluie, du Dieu de la mort et du Dieu des semailles confortablement couchés sur le dos et faisant monter vers le ciel la fumée de leur feuille de tabac enroulée ; sur une autre page du même document nous voyons le Dieu de la pluie lui-même en train de fumer, c'est-à-dire de former des nuages.

Sur l'un des bas-reliefs en stuc qui ornent l'entrée du Temple de la Croix de Palenque on voit Itzamná, Dieu suprême des Mayas, recouvert de la peau de jaguar, insigne de sa dignité ; de l'immense pipe qu'il tient à la bouche sortent des nuages de fumée en forme de serpents bicéphales. Nous pouvons citer également comme de grands fu-



Pipe de terre cuite. Chupicuaro, Guanajuato.

meurs les *bacab*, qui chez les Mayas, sont des dieux qui soutiennent le ciel et marquent les quatre points cardinaux. Les étoiles filantes passaient pour être, d'après le savant allemand Selser, les cendres tombées de leurs énormes cigares. Les pierres qu'ils frottent les unes contre les autres pour les allumer, produisent les éclairs et le tonnerre.

Mais, dans l'imagination des peuples pré-colombiens, le tabac a, avant tout, le pouvoir magique de rendre visible l'invisible : l'haleine. L'haleine, pareille en cela au souffle du vent, était considérée comme la force vitale, et la fumée du tabac — matérialisation de l'haleine — sa manifestation visible. Le prêtre qui incarnait le Dieu en soufflant la fumée sur les fidèles dans les cérémonies solennelles fortifiait en eux « l'esprit de la force ». (Dans toutes ces cérémonies il était indispensable que la fumée fût soufflée vers les quatre points cardinaux, pour que l'effet magique pût atteindre tout le cosmos). Cette même idée présidait aussi aux soins donnés aux malades ; le guérisseur soufflait la fumée vers les patients, leur insufflant ainsi les forces nécessaires pour vaincre « l'esprit de la maladie ».

La fumée montait au ciel, demeure des dieux — phénomène exaltant — ; elle était donc un moyen pour se mettre en contact avec eux et leur transmettre messages, désirs et prières.

On sait que ce besoin d'adresser des messages aux dieux est une caractéristique particulière à l'ancien monde mexi-

cain. La résine qui montait du brasero du temple était aussi un moyen de communication.

Chez de nombreux groupes indigènes, la croyance en la vertu magico-mystique du tabac s'est conservée à travers les siècles. Les « chortis », appartenant à l'une des tribus maya ayant survécu au Guatemala, et qui conserve encore plusieurs des traditions antiques, célèbrent des cérémonies où ils fument, afin de conjurer « les esprits malins » qui portent préjudice à l'agriculture. Les prêtres s'asseyaient en silence autour de l'autel, allument leur cigare et lancent des bouffées de fumée aux quatre coins de l'autel. Les paysans célèbrent la même cérémonie avant les semailles dans le but d'éloigner les mauvais esprits et d'amener la pluie. Une heure avant le déjeuner, ils vont dans leurs champs fumer en silence leur cigare.

Dans son ouvrage *Le Mexique Inconnu*, Carl Lumholtz qui, il y a soixante ans, fit des recherches parmi les *huicholes* et les *tarahumaras*, assista à un rite lunaire de cette dernière tribu. « Ils mettent — écrit-il — sous la croix comme offrande, trois cigarettes dont l'une est prise par l'astrologue qui, la levant vers la lune, dit en lançant une bouffée de fumée : « Monte, loin, haut » ; il répète ceci trois fois. Le maître de maison et sa femme font la même chose. La cérémonie a pour but d'aider la lune à créer des nuages. Tout de suite après, tous les assistants peuvent fumer leur cigarette ». Malgré leur goût pour le tabac, aucun des Indiens ne voulut accepter celui que leur offrait Lumholtz, « craignant qu'en le recevant d'un blanc la barbe puisse leur pousser ». Lorsque le chemin de fer atteignit cette région, ces mêmes Indiens attribuaient les mauvaises récoltes à la locomotive qui obscurcissait le soleil de ses nuages de fumée, et ils y voyaient une représentation du Diable avec une grande langue et une barbe énorme ».

Le chroniqueur Fernández de Oviedo dit d'un autre groupe d'Indiens, les « caquetios », que lorsqu'ils voulaient savoir s'ils auraient de la chance à la chasse, à la pêche, aux semailles, et savoir si leur femme les aimait ou les trompait, ils remplissaient une feuille de maïs avec du tabac et la roulaient comme un cigare. Ils introduisaient dans leur bouche le bout allumé et « souf-

flaient » vers l'extérieur ; lorsque la moitié de ce cigare était brûlée, ils tor-daient ce qui restait. Si le tabac brûlé prenait la forme d'une faucille, cela signifiait que ce qu'ils voulaient savoir se réaliserait. Si le tabac restait droit cela voulait dire qu'il arriverait le contraire de ce qu'ils voulaient et que ce qu'ils espéraient bon serait mauvais.

Dans l'ancien Mexique le tabac se fumait soit sous forme de cigares, soit dans la pipe. Les cigares étaient faits d'une feuille de tabac roulée et entourée d'une feuille de maïs tendre. Les pipes les plus anciennes que les fouilles ont permis de retrouver datent du XI<sup>e</sup> siècle. Plusieurs de ces pipes précolombiennes portent des ornements symboliques et religieux et il en est qui sont de véritables œuvres d'art. Etant des objets rituels appartenant au culte, elles étaient gardées dans les temples.



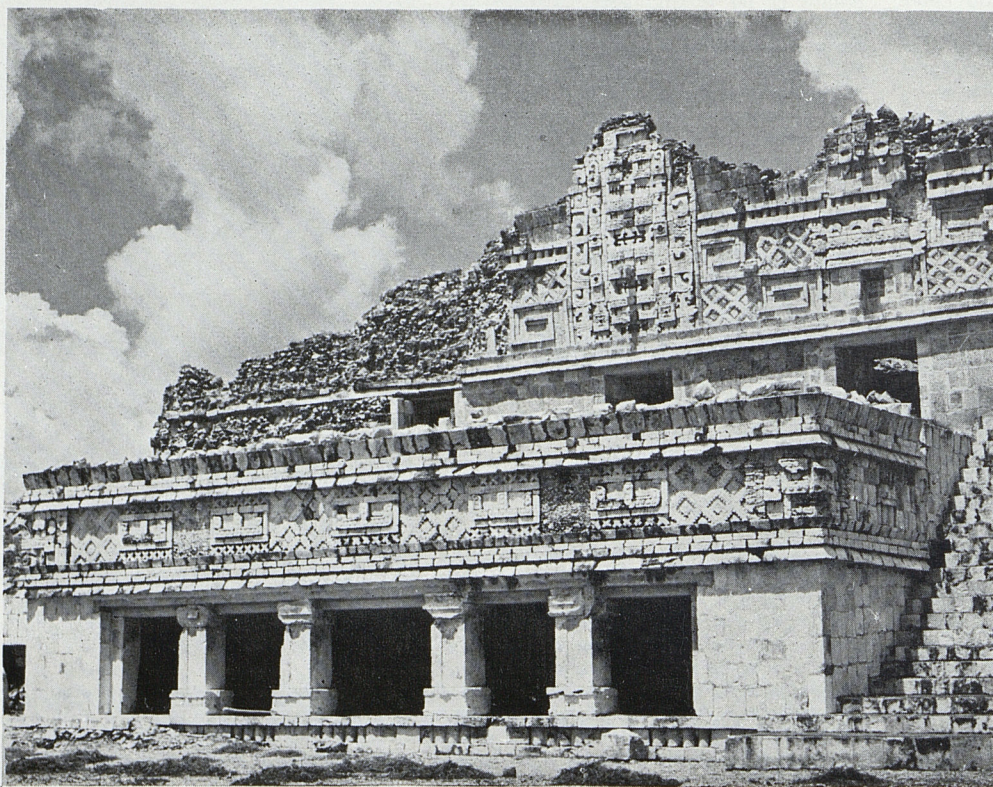
Page du Codex Vatican A. (Détail). Un seigneur aztèque tenant dans la main droite un chalumeau de tabac.



# LES RUINES MAYAS DU YUCATAN

par Celestino HERRERA FRIMONT

Chargé d'Affaires du Mexique en Belgique



*Uxmal : Les Nonnes,  
côté nord*

**N**ON loin de Mérida, la blanche cité aux vergers dominés par les moulins aux ailes pleines de murmures, et qui s'enorgueillit de la curieuse construction de la "Casa de los Montejo", fondée par le célèbre *Adelantado* Don Francisco, se trouvent les zones archéologiques mayas de Uxmal et Chichén-Itza, bâties par les hommes du Mayab, qui habitèrent la péninsule du Yucatan.

Uxmal est un reliquaire : moins explorée que Chichén, ses ruines sont encore envahies par la forêt vierge et, en certains endroits, les racines des arbres s'accrochent aux pierres des édifices enterrés. Le monument le plus important en est une haute pyramide, connue sous le nom de "Casa del Enano" (Maison du Nain) ou "Adivino" (Devin) et que l'on est en train de restaurer : il atteint une hauteur de 30 mètres ; des

escaliers d'accès difficile se trouvent sur les parties avant et arrière. Dans la partie supérieure, en étonnant équilibre, se dresse un temple dont la richesse de l'architecture est mise en valeur par la restauration. Près de la base, et formant un couloir, se trouve l'autel de la Déesse. Celui-ci fait partie de la construction primitive car, à Uxmal comme à Chichén, on peut voir des constructions superposées comme celles

qui existent à Tenayuca, dues sans doute au fait que les temples se faisaient de plus en plus grands, peut-être en accord avec certains cycles théologiques. C'est là que se trouvait la "Reine de Uxmal" actuellement au musée de Mexico.

Près de la "Maison du Devin" est le quadrilatère de "Las Monjas" (des Nonnes), formé de constructions qui entourent une grande esplanade ; toutes sont conformes aux canons de l'architecture maya, avec leurs arcs typiques en arêtes, terminés, au sommet, par une pierre plate. La décoration et les motifs ornementaux sont différents dans chaque construction — grecques, serpents à plumes entremêlés de façon compliquée, huttes mayas stylisées. La technique de ces constructions étonne ; elles forment une véritable marqueterie en pierre, par le nombre et la diversité des assemblages et des ajustages dont est faite l'ornementation extérieure.

On passe sous l'un de ces beaux arcs et, par une rampe légère, on arrive aux ruines du Jeu de Pelote. On peut y apprécier le travail des archéologues actuels, qui ont réuni, comme dans un énorme casse-tête chinois, toutes les pierres dispersées, qui avaient formé autrefois la gigantesque statue de Kukulcan, le serpent maya semblable au Quetzalcoatl toltèque.

Sur deux immenses plates-formes superposées se trouve la belle construction, connue sous le nom de Maison du Gouverneur ; la restauration n'en a pas été achevée et l'on voit encore de grands blocs de pierre calcaire détachés de l'ensemble, et une partie de l'une des façades latérales démolie. Les motifs ornementaux en sont très riches, et le plan du Palais donne une idée de la façon de vivre des grands seigneurs mayas. De la plate-forme on peut admirer de près le prodige d'esthétique que représente l'ensemble.

Il y a d'autres ruines importantes, comme celles de la "Maison des Tortues" ; le "Pigeonnier", à la structure aussi gracieuse que son nom le laisse supposer ; la "Maison de la Vieille" et le monticule, à moitié caché par la végétation, qui commence seulement à être exploré et qui donne une idée de la puissance envahissante de la forêt ; il semble, en effet, que la nature, en voyant détruits les temples des dieux mayas qui lui sont dédiés — Dieu de la pluie, Dieu de l'agriculture — par des hommes d'une autre race, soit venue les protéger, dans un grand élan de générosité.

A Chichén-Itza, la zone archéologique est plus vaste et se trouve en grande partie explorée et restaurée ; elle est peut-être moins luxueuse dans les détails ornementaux que celle d'Uxmal, mais elle est de proportions plus vastes. Entre les deux zones il existe une différence qui pourrait nous faire qualifier Uxmal de féminine : belle, coquette,



*Chichén Itzà : Le Château*

luxueuse, et Chichén de masculin, fort, impérieux, grand.

Les constructions forment deux noyaux principaux qui englobent une vingtaine d'entre elles, mais il s'en trouve dans la région plus de deux cents de moindre importance.

Le premier noyau est constitué par le Château en forme de pyramide, le Temple des Guerriers avec les Mille Colonnes, le Temple de Chacmool, et le Jeu de Pelote avec son temple des Arts, qui se dressent sur une place aux dimensions énormes.

Sur les côtés nord et ouest du Temple des Guerriers nous voyons des restes des Mille Colonnes : les unes de forme cylindrique, et les autres, comme les stèles du Guatemala, portant des bas-reliefs de guerriers dans différentes attitudes et dont les traits gardent la trace de brillants coloris. Un escalier très raide mène au Temple. A son entrée se trouve un gigantesque Chacmool et deux Kukulcanes de dimensions colossales et d'une beauté incomparable. Au fond, un autel en pierre est soutenu par deux cariatides aux proportions harmonieuses. Sur les murs se trouvent de grands masques aux figures symboliques et d'une stilisation compliquée.

D'un des côtés, les archéologues ont construit un escalier en fer et béton qui permet d'atteindre le temple souterrain où se trouvent d'autres stèles colorisées, et où l'on peut aisément étudier la technique des constructions superposées des temples du Mayab.

Le petit temple du Chacmool est le

moins exploré de ce groupe et n'est pas aussi important que les autres. Sur l'autre côté de l'immense place se dressent les constructions du célèbre Jeu de Pelote. On y voit deux grands murs parallèles dont le haut forme de vastes plates-formes destinées au public. Au centre, dans les parois, de grands cercles en pierre de taille, nécessaires au jeu, viennent briser heureusement la symétrie des murs. Les bases des plates-formes sont ornées de bas-reliefs représentant le sport ; la plus importante montre le capitaine de l'équipe gagnante, tenant dans sa main la tête ensanglantée du vaincu, symbole de sa victoire ; les compagnons de ce dernier, ont des visages pleins de crainte alors que les gagnants sont représentés tout joyeux de leur victoire. Le quadrilatère est fermé, sur ses deux côtés les plus petits, par d'autres constructions d'où le souverain et la noblesse contemplaient le déroulement du jeu.

Sur l'un des coins du mur principal, et faisant partie de la construction même, se trouve, dans la partie basse, ce que l'on appelle le Temple des Arts, petite bâtisse dont l'intérieur est plein de statues de dieux symboliques, parmi lesquelles se détache un tigre magnifique ; la partie supérieure est l'une des plus belles choses que l'on puisse voir, par ses grands serpents à plumes à l'entrée, par la perfection de l'arc de la construction intérieure et par les restes des peintures qui l'ornaient et qui représentent des scènes de guerre, le tout d'une technique et d'une couleur inégalables.

La dernière construction importante de l'ensemble est peut-être le Château : pyramide formidable à la hauteur impressionnante, couronnée par un temple gracieux auquel mènent des escaliers, sur chacun de ses côtés, dont le nombre de paliers et de marches correspondent à des cycles religieux mayas. L'aspect extérieur du monument est imposant, mais sa beauté est surtout remarquable à l'intérieur. Au pied de la base s'ouvre une petite porte qui donne sur une galerie humide et sombre par laquelle on accède aux escaliers de la vieille pyramide intérieure.

Après une pénible ascension, on a devant soi ce qu'il y a de plus riche et de plus beau à Chichén-Itza : le Trône Royal représentant un tigre en pierre rouge. Peint de couleurs vives, sa tête dressée porte d'énormes yeux de jade, qui luisent de façon merveil-

leuse à la lueur des lampes ; sur son dos à l'emplacement du siège on peut voir encore les restes d'une riche mosaïque de turquoises ; les dents, en silex, sont agressives, la queue est élégamment roulée sur des pattes puissantes. C'est un véritable joyau, une vision de rêve. Près du trône, une autre statue, très belle, représente un Chacmool. Que de richesses et de beaux aspects des anciennes civilisations !

Tout près, en suivant de vieux chemins mayas on trouve le Puits Sacré qui a l'aspect d'un grand cratère. La végétation l'entoure de toutes parts, et ses murs montrent la composition calcaire du terrain ; au fond une eau tranquille et d'un vert sombre garde encore le souvenir des anciens rites.

L'autre groupe de ruines est composé par l'Ossuaire et d'autres bâtisses de

moindre importance ; un autre noyau est celui de "Las Monjas" (Les Nonnes) qui, comme à Uxmal, comporte une ornementation abondante. Près de là, "El Caracol" (l'Escargot) dresse sa ligne légère. On suppose que cette singulière bâtisse était un observatoire maya et que c'est grâce à sa disposition que les astronomes arrivaient à évaluer le temps avec une exactitude si remarquable. Dans ce groupe, les ruines ne sont restaurées que dans une faible partie.

Uxmal et Chichén-Itza sont la survivance majestueuse et grandiose de la race maya, qui sut créer l'une des grandes cultures autochtones de l'Amérique. Le temps et les hommes l'ont vaincue, mais les siècles ont respecté ses merveilleuses constructions où souffle encore l'esprit, et qui parlent encore de sa grandeur et de sa puissance.



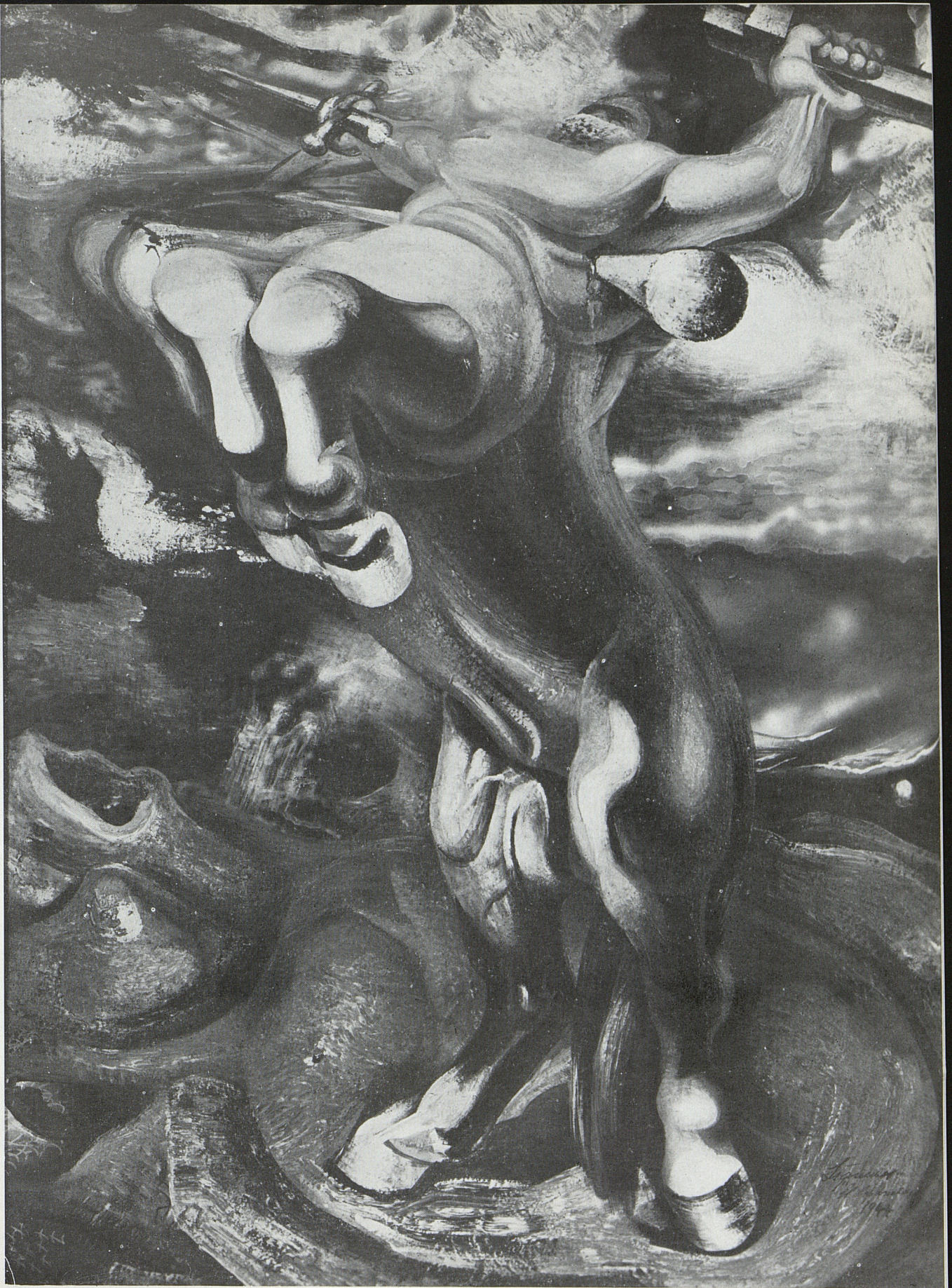
*La colonnade et le Temple des Guerriers à Chichén-Itzà*



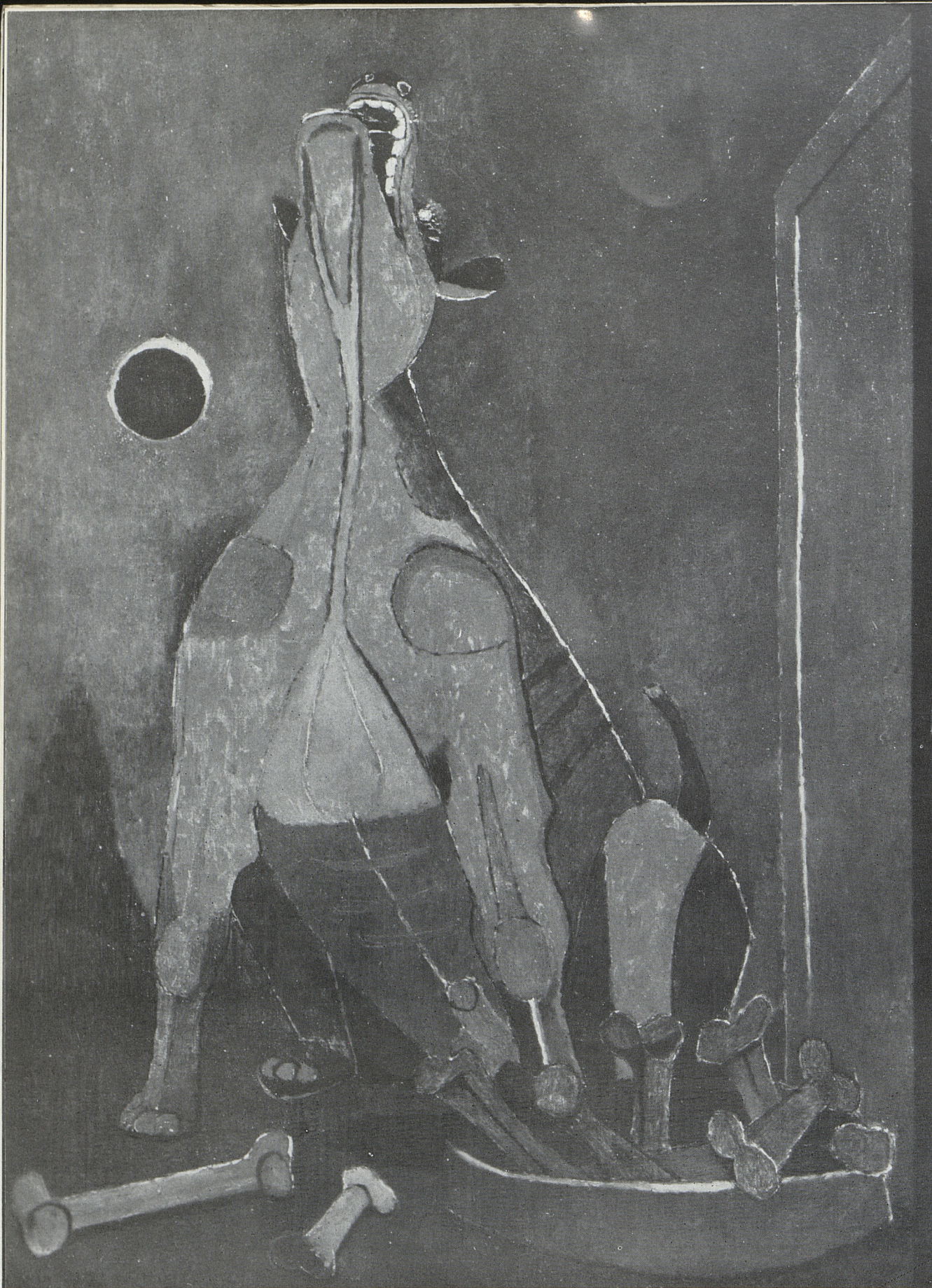
«ESCLAVO»  
(Esclave)  
*par José Clemente Orozco*



« PORTRAIT », par Diego Rivera



« EL CENTAURO DE LA CONQUISTA » (Le Centaure de la Conquête), par David Alfaro Siqueiros



«PERRO» (Chien), par Rufino Tamayo

# Le Troisième Rapport Annuel de M. le Président RUIZ CORTINES



"Nouvelles du Mexique" a l'honneur de présenter, en supplément à ce numéro, le texte complet du rapport annuel que M. le Président Ruiz Cortines a lu, le 1<sup>er</sup> septembre 1955, devant le Congrès Fédéral des Etats-Unis du Mexique.

Voici l'introduction du Rapport présidentiel :

J'ai l'honneur de remplir le devoir constitutionnel d'informer le peuple mexicain, par l'entremise de votre Assemblée, de la situation générale du pays en ce qui concerne l'administration publique depuis le 1<sup>er</sup> septembre 1954.

Au cours de ces douze derniers mois, les obstacles que nous avons eu à surmonter n'ont pas été peu nombreux. Il serait vain de vouloir les sous-estimer aujourd'hui. Au contraire, l'ampleur même de ces obstacles, et la reconnaissance des difficultés que nous avons rencontrées nous permettent de mieux évaluer les efforts faits et les résultats obtenus. Ces résultats doivent encourager le peuple mexicain à un renouvellement d'énergie afin de contribuer à résoudre, avec le Gouvernement, les problèmes de la Nation. La satisfaction que nous manifestons n'émane donc pas d'un sentiment partial — d'individu ou de groupe — mais bien d'une légitime fierté nationale : celle d'apprécier objectivement les réalisations de la solidarité mexicaine ; expression d'une communauté toujours prête à servir les intérêts de la patrie dans l'enthousiasme, le courage et le dévouement.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1954 nous a trouvés particulièrement voués à la tâche de rétablir une économie affectée par des forces adverses de la nature et par les circonstances extérieures qui échappaient à notre contrôle. De tels facteurs ne pouvaient que rendre encore plus aigus les problèmes, bien

complexes, que pose le développement de notre pays tant du point de vue démographique, qu'économique et culturel.

J'ai dit, en cette même enceinte, que je me portais garant, et de la façon la plus absolue, de la volonté nationale irrévocable. Car, si nous désirons atteindre pleinement notre maturité économique et politique ainsi qu'une culture vaste et durable, nous devons ériger, par un effort parallèle, une structure morale faite de confiance, de rectitude, et d'espoir dans la fécondité du travail. Au cours de l'exercice administratif qui s'achève aujourd'hui, le peuple tout entier a donné de grands témoignages de constance et d'unité d'action pour parvenir aux buts nationaux, en partant des bases solides sur lesquelles nous devons continuer l'œuvre de notre progrès social et économique.

Dans les différentes branches de l'administration nous nous sommes efforcés d'améliorer la situation de toutes les classes sociales et de toutes les régions du pays. Quoique très varié du point de vue géographique et très divers dans ses efforts et ses expressions, le Mexique se présente unanime dans son action et ses objectifs. Cette unité est un gage de notre progrès. Sans elle nous n'aurions pas pu surmonter les difficultés naturelles, ou imprévisibles, auxquelles j'ai fait allusion. Si, en 1954, nous avons fait d'une contingence économique un nouveau lien entre le peuple et le Gouvernement, en 1955 nous avons fait d'une période administrative une étape de stabilité et de travail ; ce qui nous permet aujourd'hui de lever les yeux de notre tâche immédiate pour contempler l'avenir.

Les réalisations du Gouvernement ne se mesurent pas seulement aux biens matériels qu'elles comportent : elles indiquent surtout l'esprit et l'activité vigoureuse du peuple. Rien de ce que nous avons fait, rien de ce que nous sommes en train de



faire n'aurait la valeur positive que je lui attribue si la volonté populaire n'avait donné — et ne continuait à donner — à l'œuvre gouvernementale son assentiment, son appui et son encouragement puissant. Le résumé des travaux que je vais avoir l'honneur d'exposer à cette Assemblée est une preuve de cette affirmation.

Dans chacun des chapitres de ce rapport l'on perçoit les buts que tous les Mexicains reconnaissent en commun, et dont la poursuite les maintient unis dans une même et noble tâche : les exigences du progrès, les intérêts du peuple, la défense des principes de patrie, de justice et de liberté. Ce n'est pas aujourd'hui que nous découvrons un tel mobile et une telle inspiration. Dans toutes les situations difficiles, le Mexique a été guidé par l'exemple de ses héros et par la dignité de son passé. Face au passé immobile se dresse l'Histoire dynamique. En elle nos héros agissent encore : ils nous accompagnent sur le chemin de la grandeur nationale. Le gouvernement de la République n'a pas cessé de multiplier ses efforts en vue de perfectionner les institutions démocratiques, en particulier les institutions municipales — base de notre structure politique — et afin d'obtenir la stricte observance des normes constitutionnelles.

Dans le respect de ces normes, et dans le cadre de sa compétence, le Pouvoir Exécutif continue la tâche entreprise pour renforcer l'unité nationale ; maintenir sans restriction aucune les libertés d'expression, de croyance, de travail, de presse et de critique à l'action du gouvernement ; pour sauvegarder en somme, les libertés spirituelles et économiques aussi bien que les garanties individuelles et sociales. Le Gouvernement déploie tout son effort afin que ces libertés, spirituelles et économiques, atteignent leur plus grand développement et que puissent ainsi se réaliser les postulats de justice sociale défendus par le peuple mexicain au cours d'une lutte indomptable et séculaire.

**Après l'exposé qu'on lira dans le texte intégral ci-joint, M. le Président Ruiz Cortines a conclu son rapport dans les termes suivants :**

Tel est le tableau dans lequel je me suis efforcé d'inscrire objectivement et de la façon la plus impartiale, les écueils, les efforts, les vicissitudes et les succès. Il serait inexcusable de mettre en relief les événements favorables et de cacher ceux qui nous furent contraires, donnant ainsi à un rapport l'accent d'un bulletin de victoire. Cependant, il est indéniable que, en dépit de tous les obstacles, le pays poursuit sa marche ascendante.

La persévérance dans le travail a contribué à renforcer la confiance que nos compatriotes ont en eux-mêmes. De par-tout, nous arrivons des témoignages d'encouragement exprimant la conviction générale que la voie que nous nous sommes tracé est bien celle du travail inlassable et fécond. A la succession des générations, des événements et des problèmes, il nous faudra répondre en luttant pour une existence meilleure. Or, cette existence, nous ne pouvons la concevoir sans la jouissance des valeurs spirituelles et sans un minimum de bien-être matériel. Le chemin qui nous reste à parcourir est encore bien long. Mais notre destin c'est de le parcourir.

Et nous ne serions pas des Mexicains — alors que nous sommes fiers de l'être — si nous nous laissions intimider en cours de route, soit par la crainte de ne pas atteindre les buts immédiats, soit par l'inquiétude de ne pas être en mesure de poursuivre ceux, plus éloignés, que la prospérité nationale proposera de plus en plus à notre effort.

La Révolution mexicaine — la première de ce siècle — qui a trouvé sa voie matérielle il y a juste trente ans, a transformé la structure sociale et économique de la République. Une patrie nouvelle assoiffée de progrès et devant laquelle s'ouvrent les plus grandes perspectives ; un peuple jeune en idées et en âge ; un potentiel économique qui commence à être techniquement exploité ; un territoire de deux millions de kilomètres carrés et qui compte 30 millions d'habitants — 15 seulement par kilomètre carré. Pour la première fois depuis 1951, les rentrées nationales ont marqué un pourcentage de développement plus grand que celui de l'accroissement de notre population. La balance des paiements commence à nous être favorable. Notre crédit est plus ferme et plus sûr. Notre réserve monétaire a augmenté. Nous avons maintenant — et nous espérons pouvoir maintenir indéfiniment — notre politique traditionnelle en matière de liberté des changes.

Notre production agricole a augmenté de 20 %. La « tortilla » et le pain mexicains se font avec du maïs et du blé produits par la terre mexicaine, au soleil du Mexique. Les excédents agricoles que nous exportons (en coton, en café et en d'autres articles) renforcent constamment nos devises.

L'industrie minière a commencé à se reprendre. L'industrie pétrolière est en plein épanouissement. En général, les industries sont en train d'augmenter leur production, et nous nous devons d'atteindre le but national d'une plus grande productivité.

Le budget fédéral est le plus élevé que le pays ait connu. La répartition des crédits révèle jusqu'à quel point les préoccupations du Gouvernement répondent aux aspirations de la Révolution Mexicaine.

Des sommes considérables ont été allouées aux communications et aux transports, à l'éducation publique, à l'amélioration des ressources hydrauliques, à l'agriculture et à l'élevage. De la lumière pour les âmes, de l'eau pour les terres arides, de la nourriture pour les masses, des communications entre les localités jadis isolées ; tels étaient les buts de nos précurseurs, et tels sont encore nos buts.

Les routes bâties, les écoles construites, les grands travaux d'irrigation aussi bien que les petits, la production agricole, les centrales électriques, en somme, toutes les entreprises énumérées dans le rapport que je viens de lire, risquent de perdre leur sens humain dans la mesure même où elles se trouvent condensées dans les chiffres impressionnants qui les expriment. Mais, toutes ces entreprises, que sont-elles sinon des promesses que la Révolution a tenues, des faits que les paroles n'effacent pas, des perspectives de ce Mexique nouveau pour lequel nous luttons et nous vivons passionnément ?

Après avoir résumé les réalisations de la période 1954-1955, il semble nécessaire d'esquisser la tâche que nous aurons à accomplir durant la période 1955-1956.

Le Mexique et son Gouvernement commencent, en ce 1<sup>er</sup> septembre 1955, une nouvelle étape de travail. Il ne nous sera pas possible de transformer le mécanisme des événements par notre seule volonté. Il y a eu et il aura toujours des facteurs naturels, politiques et économiques, étrangers à notre pouvoir. Mais, pour dure que soit la lutte, nous devons triompher, car nous nous efforçons d'obtenir une existence meilleure, et un bonheur, non pas utopique, mais réel et profondément humain. Nous ne confondons pas l'illusion et l'espérance. Nous n'admettons pas davantage des retards et des hâtes dangereuses pour la solution des problèmes. Nous voulons que notre désir d'arriver ne se traduise pas en gaspillage d'énergie. Nous mesurons les écueils, les efforts et les objectifs afin de mieux établir la proportion nécessaire entre les moyens et les buts.

Chaque année, 900.000 Mexicains de plus associent leurs efforts à nos tâches et unissent leurs voix à notre hymne. Ces 900.000 compatriotes représentent l'équivalent d'une province de plus au Mexique. Nous souhaitons pour eux — comme pour tous les Mexicains — une vie plus libre, plus démocratique et socialement plus juste.

Nous devons continuer à faire face au plus grand de nos problèmes. Au faible revenu de la majorité correspond une faible possibilité d'épargne ; et nous ne pourrions baser notre développement économique que sur une augmentation du niveau général de vie. Ce n'est pas par la voie des privations que le Mexique pourra conquérir son bien-être. Ce bien-être, il devra l'obtenir par le travail et la solidarité de tous les Mexicains.

Les campagnes, les usines, les transports et l'électrification exigent de nouveaux et très importants investissements. Le capital étranger peut nous aider à accélérer le rythme du développement économique, dans la mesure où il vienne alléger les charges que l'épargne et les investissements font peser sur le peuple. Comme il a été déjà dit, son concours sera profitable si, en plus de satisfaire à cette nécessité, il se soumet à nos lois et ne porte pas préjudice aux entreprises nationales.

Jour après jour on aperçoit plus nettement la personnalité vigoureuse de notre peuple. C'est d'elle que viennent les progrès surprenants qui affermissent la foi que nous avons dans les destinées de la patrie. Le Mexique possède une énorme réserve de forces spirituelles, bien plus précieuses celles-ci que la richesse matérielle qu'il pourrait jamais conquérir. On peut apprécier la signification de l'aptitude créatrice du Mexicain, son idéalisme, son intelligence, son adresse manuelle. Ses qualités se manifestent également dans le domaine de la technique, de la culture supérieure, des beaux-arts, de l'artisanat.

La conscience nationale est chaque jour plus certaine de ce que les préceptes de liberté humaine et de justice sociale inscrits dans la Constitution de 1917, représentent bien un point d'équilibre entre les courants idéologiques contemporains.

Le progrès que nous souhaitons sera uniquement, nous le savons, le résultat de notre effort. L'abnégation seule n'a jamais suffi à faire une grande nation. L'œuvre d'ensemble qu'attend la République exige une détermination enthousiaste, un élan créateur et une ferveur patriotique.

En m'adressant à mes compatriotes, aujourd'hui aussi bien

qu'hier et que toujours, je leur rappelle notre consigne : le travail est la meilleure garantie de la liberté. La liberté ne fleurit pas sans la justice. Ni l'une ni l'autre ne sont un don gratuit, mais le résultat de la lutte de chaque jour. Et si nous continuons à perfectionner notre existence dans la paix et la démocratie, le travail, la justice et la liberté donneront à notre pays cette dimension historique que, grâce à l'effort de tous, nous devons atteindre.

**Dans sa réponse à M. le Président Ruiz Cortines, le Président du Congrès, M. Flavio Romero de Velasco, député, à commenté les différents sujets traités par le Rapport, et il a dit notamment :**

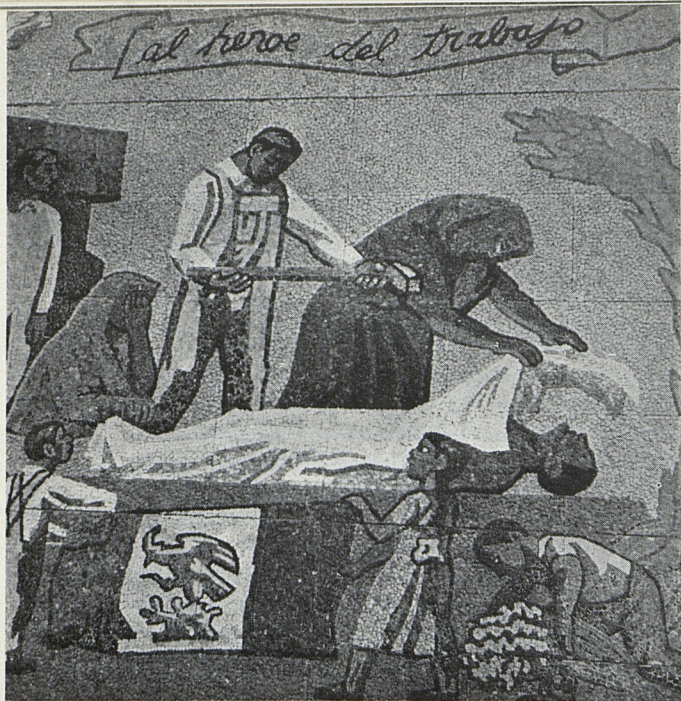
Nous constatons, Monsieur le Président, que la fidèle observance des principes consignés dans la Constitution n'a jamais cessé d'être la règle de votre Gouvernement. Nos libertés fondamentales, sur le plan spirituel aussi bien qu'économique, ont été maintenues en vigueur, conformément aux normes qui régissent les garanties individuelles et sociales.

L'extraordinaire développement démographique de la République, évalué à 3 % chaque année, exige, comme vous l'indiquez, un rythme de travail plus intense, qui nous permette de produire davantage, afin d'obtenir une vie meilleure en élevant le pouvoir d'achat des masses populaires et en atteignant ainsi une véritable expansion économique nationale. Nos ressources limitées nous imposent l'obligation de redoubler d'efforts et de suppléer par le travail aux biens que la Nature nous a refusés.

Vous avez accordé une attention toute particulière à l'amélioration du corps enseignant, tant en ce qui concerne sa situation matérielle qu'en ce qui concerne le sens de responsabilité qui doit caractériser sa fonction pour pouvoir inculquer aux élèves les principes fondamentaux de l'Ecole Mexicaine, tels que vous les avez clairement définis : dignité, justice, solidarité et liberté pour tous.

Nous sommes convaincus du bien fondé de votre politique économique. Ses premiers résultats se font déjà sentir. Nous avons été témoins de la lutte que le Gouvernement livre pour obtenir un meilleur équilibre et une plus grande coordination entre la production agricole et industrielle, afin d'assurer l'augmentation du pouvoir d'achat des travailleurs de la campagne et de la ville. Je signalerai aussi le souci de multiplier les marchés intérieurs de consommation ; l'encouragement donné à l'investissement privé ; l'aide accordée aux industries nouvelles et nécessaires, protégées par la loi du 4 janvier de l'année en cours, et la politique financière suivie pour acheminer nos ressources vers l'agriculture, l'industrie et les services publics. Le Gouvernement est ainsi arrivé à créer un climat de tranquillité favorable au travail.

Conscient de votre inlassable effort et du patriotisme qui inspire vos actes pour le bien de nos compatriotes ici représentés, le Congrès de l'Union appuie fermement les tâches entreprises et les moyens adoptés par votre Gouvernement dans tous les ordres de notre vie sociale. Il sait et il affirme que vos préoccupations et vos labeurs en tant que Premier Magistrat de la Nation n'ont jamais reconnu et ne reconnaissent qu'un seul drapeau : celui du peuple, et un seul dévouement : la patrie.



# LES NOUVEAUX BATIMENTS du Ministère des Communications

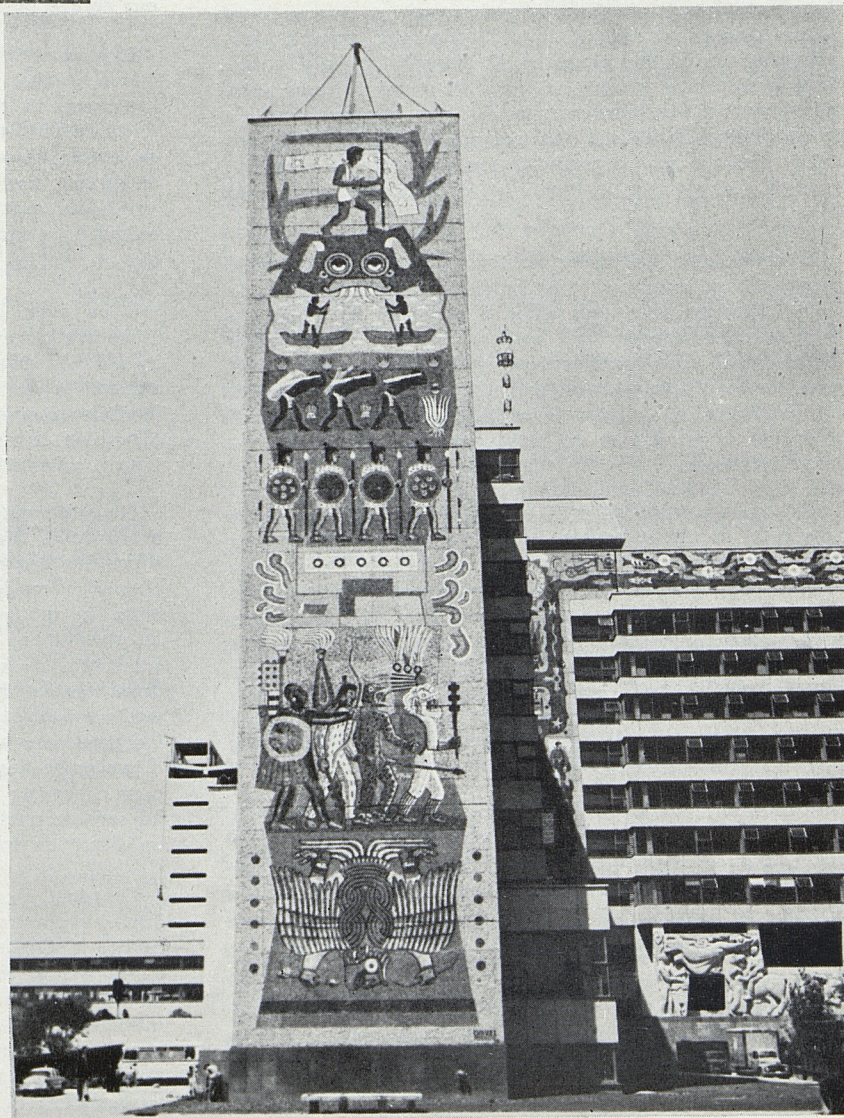
par Justino FERNANDEZ  
Professeur à l'Université de México

*Ministère des Communications,  
Mosaïque de García Robledo.*

Si l'on excepte la Cité Universitaire, il n'y a pas dans la ville de Mexico un ensemble d'édifices modernes plus impressionnant que celui du nouveau ministère des Communications et Travaux Publics, bien que l'Hôpital de la Race, de la Sécurité sociale, rivalise avec lui.

Ce qui rend cette œuvre exceptionnelle, c'est qu'elle représente un sérieux effort pour intégrer les arts : architecture, sculpture et mosaïques murales, et que cet essai a été couronné de succès. Réalisée pratiquement en deux ans, 1953 et 1954 (une petite partie n'est pas encore terminée), cette œuvre surprend par son originalité et sa grandeur. Les masses des constructions modernes, d'une grande simplicité, sont ornées, à l'extérieur, de mosaïques polychromes qui les égagent et qui soulignent, en quelque sorte, leur caractère et leur destination. L'entrée monumentale se détache par ses proportions et par ses hauts-reliefs. En face, sur un espace, et placé de façon asymétrique, s'élève — sur un socle léger — un groupe sculptural.

L'ensemble, entouré de places et d'avenues, fut dirigé par l'architecte Carlos Lazo, Ministre des Communications et Travaux publics ; les projets en furent conçus par les architectes Augusto Pérez Palacios et Raúl Cacho ; l'œuvre en mosaïque fut confiée aux peintres Juan O'Gorman et José Chávez Morado. Certaines mosaïques furent exécutées par Soto, Monroy Gordillo, Best, Estrada et García Robledo.



*Ministère des Communications. Aile gauche de la façade décorée en mosaïque.*

Les hauts-reliefs sont de Francisco Zúñiga et le groupe sculptural en bronze de R. Arenas Betancourt.

Depuis longtemps déjà on désirait réaliser des fresques à l'extérieur. Siqueiros l'avait tenté à Los Angeles, en Californie, en 1923. Orozco mena à bien sa grande fresque de l'Ecole Normale, en 1947. Toutefois, les techniques appropriées n'étaient pas encore tout à fait au point. Diego Rivera employa une nouvelle forme de relief et de mosaïque pour le réservoir de l'édifice d'approvisionnement d'eau de Lerma, à Dolores, en 1951. Dans les bâtiments de la Cité Universitaire, quelques artistes utilisèrent différentes techniques de mosaïque sur les murs, à l'extérieur. L'exemple le plus intéressant est celui de la Bibliothèque, entièrement recouverte de mosaïque de pierres de couleur, œuvre de Juan O'Gorman. Rivera procède actuellement à un travail de mosaïque en relief sur les murs du Stade. Chávez Morado exécuta deux fresques en mosaïque de technique italienne sur le bâtiment du groupe des Sciences, et Francisco Eppens en exécuta une autre, d'après les mêmes techniques, sur le bâtiment de l'Ecole de Médecine (tous deux à la Cité Universitaire). Sur le bâtiment du Rectorat, dans le même ensemble, l'œuvre de Siqueiros est en cours. La technique employée par O'Gorman à la Bibliothèque, avec des matériaux mexicains, paraît être celle qui, jusqu'à présent, a donné les meilleurs résultats. C'est aussi celle qui a été utilisée dans les fresques extérieures du nouveau Ministère des Communications et Travaux Publics, l'édifice le plus important construit dans la capitale sous le gouvernement de M. le Président Ruiz Cortines. On a obtenu un ensemble empreint à la fois de grandeur et de noblesse, sans affectation, car ses qualités proviennent de la disposition des différentes parties et de leurs proportions, le tout étudié en fonction de sa destination. L'originalité particulière



*Ministère des Communications. Façade principale.*

de l'effort réside dans l'union des arts — qui, à notre époque, semblaient étrangers à l'architecture fonctionnelle — et à l'emploi, porté à son apogée à

Mexico, de fresques de mosaïques à l'extérieur, ce qui est une conséquence du mouvement mexicain de peinture murale des décades précédentes.

## CONGRÈS GÉOLOGIQUE INTERNATIONAL

**D**U 4 au 11 septembre 1956 se tiendra à Mexico la vingtième session du Congrès géologique international, sous les auspices du Gouvernement du Mexique.

M. Ruiz Cortines, président de la République, a déjà nommé le comité d'organisation qui sera ainsi formé : Président : M. Gilberto Loyo, ministre de l'Economie nationale. — Membres : M. Luis Padilla Nervo, ministre des Relations Extérieures ; M. José Angel

Ceniceros, ministre de l'Education Nationale ; M. Antonio J. Bermúdez, directeur des Pétroles Mexicains, et M. Nabor Carrillo, recteur de l'Université Nationale de Mexico.

Le Congrès étudiera divers sujets relatifs à la vulcanologie du cénozoïque ; le mésozoïque de l'hémisphère occidental et ses corrélations mondiales ; géologie du pétrole ; géohydrologie des régions arides ; rapports entre la tectonique et la sédimentation ; conceptions

modernes sur l'origine des gisements minéraux (métallifères et non métallifères) ; paléontologie, taxonomie et évolution ; les roches plutoniques, leur origine et leurs rapports avec la tectonique ; géophysique appliquée ; micropaléontologie ; pétrologie ; géochimie et géologie isotopique ; genèse des récifs anciens et modernes (bioherma et biostroma) ; géologie appliquée aux techniques et à l'industrie minière ; géologie marine et sous-marine ; enfin, divers problèmes de géologie générale.

# LE MEXIQUE PAYS PRODUCTEUR

## ET EXPORTATEUR DE SOUFRE

par GONZALO MORA

Chef du Département d'Études Économiques du Banco Nacional de Comercio Exterior

JUSQU'EN 1954, le Mexique était présenté par les statistiques internationales comme un pays petit producteur de soufre, dont le rendement, pour ce qui concerne ce minerai, s'établissait aux environs de 12.000 tonnes par an. Durant la dernière guerre, et plus exactement entre 1942 et 1944, la "Negociación Minera de Cerritos" donna une certaine impulsion à cette production dans les seules mines exploitées alors : celles de San Rafael y Huacamán, de l'Etat de San Luis Potosí.

En 1951, un autre stade fut atteint lorsque "Petróleos Mexicanos" — entreprise officielle qui depuis mars 1938 gère la production, l'industrialisation et la vente du pétrole et de ses dérivés — établit une installation destinée à récupérer le soufre contenu dans le gaz des puits pétroliers. La production nationale se trouva ainsi accrue de 40.000 tonnes d'un soufre de la plus grande pureté, de sorte que, de 1952 à 1954, la production mexicaine annuelle fut d'environ 52.000 tonnes, chiffre qui aurait dû être cité par les statistiques internationales, au lieu des 12.000, qui correspondaient seulement à la production des gisements exploités par la "Negociación Minera de Cerritos".

Mais c'est l'année dernière qu'a eu lieu une véritable révolution dans l'industrie du soufre. En effet, deux des entreprises qui, dès 1941, avaient obtenu des concessions du gouvernement pour exploiter le soufre de formations rattachées à des gisements de sel, dans l'Isthme de Tehuantepec (Etat de Veracruz), réussirent à forer deux puits qui se trouvent maintenant en pleine production.

La première production (Mars 1954) fut obtenue par la "Compañía Azufrera Mexicana, S.A." (ex-"Mexican Sulphur Co.") qui exploite les collines de sel de San Cristobal, point situé à plus de cinquante kilomètres en amont du port de Coatzacoalcos. La deuxième, la "Gulf Sulphur Co of Mexico, S.A." commença à produire du soufre en novembre 1954, à Jaltipan, à quelque trente-sept kilomètres de ce port. Toutes deux utilisent pour l'extraction du soufre le système Frash, considéré comme le moins coûteux là où l'on peut atteindre une production à grande échelle, les investissements en équipements étant considérables. Chacune d'elles avait déjà investi, jusqu'en 1954, entre cinq et six millions de dollars.

Une troisième entreprise à capital américain, la "Gulf Sulphur Co", travaille également au Mexique, par l'intermédiaire de sa filiale la "Compañía de Azufre Veracruz, S.A.". Elle possède près de San Cristobal des installations qui doivent commencer à produire cette année. En 1954, la production des deux entreprises — qui sont déjà sur le marché — a été d'environ 85.000 tonnes. A en juger par le rythme de leur rendement en 1955, on est en mesure de penser qu'à elles deux, elles peuvent produire de 450.000 à 500.000 tonnes. Dès que la troisième entreprise entrera dans le marché, avec un apport de 300.000 tonnes environ en 1956, la production totale du Mexique sera de 800.000 tonnes, sans tenir compte des possibilités d'augmentation si l'on continue à forer de nouveaux puits.

Dès maintenant, le Mexique occupe le deuxième rang dans la production mondiale de soufre.

Si l'on se base sur les chiffres donnés dans le "Commodity Year Book 1955" et si l'on corrige les quantités qui y sont attribuées au Mexique, le tableau de la production pour cette année et l'année prochaine pourrait être le suivant :

PRONOSTICS POUR LA PRODUCTION DE SOUFRE EN 1955-1956

	Tonnes
Etats-Unis .....	5.200.000
Mexique .....	500.000
Italie .....	220.000
Japon .....	180.000
Chili .....	12.000
France .....	11.000
Argentine .....	10.000
Divers .....	67.000

Production mondiale probable ..... 6.200.000

Il est fort possible que dans les années à venir la participation du Mexique soit plus importante et puisse atteindre un million de tonnes. Quoi qu'il en soit, il suffit de jeter un coup d'œil sur les précisions de cette année pour se rendre compte de la rapidité avec laquelle le Mexique a réussi à devancer, dans la production de soufre, beaucoup d'autres pays.

D'autre part, en tenant compte des plans des Etats-Unis qui envisagent de chercher hors de leur propre territoire des sources d'approvisionnement en soufre, ainsi que de leur politique de conservation des biens non renouvelables, on peut prévoir que la production nord-américaine non seulement n'augmentera pas mais aurait, plutôt, tendance à diminuer. D'après les renseignements que les entreprises elles-mêmes ont fourni aux publications spécialisées de l'extérieur (voir par exemple "Engineering and Mining Journal", janvier 1955) les réserves mexicaines de soufre sont considérables. Le géologue de la "Compañía Azufrera Mexicana" estime que, sur une surface de 125 acres — sur les 1.482 qui composent sa concession — il y a une production potentielle de 2.830.000 tonnes.

En se basant sur l'étude des 69 puits qu'elle explore, la "Gulf Sulphur Co" estime pour sa part que ses réserves probables sont de 11,8 millions de tonnes. L'exploration de 61 autres puits lui permet d'espérer que les réserves soient supérieures au double de ce chiffre.

L'apparition, sur le marché interne, du soufre de l'Isthme, extrait par la méthode Frash, a eu des répercussions favorables sur l'économie mexicaine. Depuis la fin 1954 et pendant toute cette année, les industries de consommation ont eu à leur disposition toute la matière première dont elles ont eu besoin, et à un prix inférieur qu'auparavant : celui fixé par le marché international ou, plus exactement, le prix fixé par les compagnies américaines, qui pratiquent aussi le système Frash.

La production de "Petróleos Mexicanos" et de "Cerritos", qui s'obtient par d'autres procédés d'un prix de revient plus élevé, était insuffisante pour alimenter les besoins croissants de la consommation intérieure. Par conséquent, le

soufre de l'Isthme a été d'un grand secours pour de nombreuses industries, en particulier pour celles qui fabriquent de l'acide sulfurique, et il a rapidement favorisé l'établissement de nouvelles industries de consommation et la mise au point de programmes de grande envergure pour la production de sulfate d'ammonium, d'engrais et d'insecticides.

Les deux entreprises de l'Isthme ont construit, dans la zone libre du port de Coatzacoalcos de grands dépôts de soufre et ont installé un équipement des plus modernes pour le chargement et déchargement des bateaux et des wagons. Le stock actuel de ces deux entreprises réunies est évalué à 260.000 tonnes. Toutes les deux alimentent le marché intérieur et ont effectué des ventes pour l'Europe et d'autres continents. Du mois de janvier au mois de juin de cette année elles ont satisfait, dans le pays même, des demandes de l'ordre de 23.000 tonnes et elles ont exporté plus de 40.000 tonnes.

Cependant le Mexique dépend encore de l'importation en ce qui concerne certaines qualités de soufre tels que le soufre non soluble utilisé pour la fabrication des pneus, le soufre chimiquement pur employé en pharmacie et certains types de soufre moulu pour mélanges insecticides.

Jusqu'en 1951 les importations annuelles étaient de l'ordre de 11.000 tonnes par an. Ces importations ont diminué par suite de la plus grande abondance de matière première nationale fournie par "Pemex" et par "Cerritos". Elles ont été de 6.000 tonnes, en moyenne, en 1952-54. Toutefois, dans le premier trimestre 1955 l'importation a été, d'après

les chiffres officiels, de 5.000 tonnes. Ceci s'explique par la situation des nouvelles mines de soufre, qui se trouvent très loin des zones agricoles du Nord du pays où l'on utilise surtout des mélanges insecticides contre les fléaux du coton et d'autres cultures.

Les exportations ont toujours été inférieures aux importations ; mais, à partir de 1955, elles ont augmenté rapidement comme l'indique la statistique officielle :

	Tonnes
Janvier .....	1
Février .....	150
Mars .....	7.119
Avril .....	5.149
Mai .....	13.337
Juin .....	14.601

Les difficultés initiales pour l'exportation de soufre, et surtout celles inhérentes au problème des transports maritimes et de la concurrence des autres pays, une fois aplanies, on espère pouvoir accélérer le rythme des chargements de soufre au cours du deuxième semestre, et arriver à placer peut-être 300.000 tonnes d'août à décembre. Les prix du soufre mexicain destiné à la vente à l'étranger sont fixés par les cotations aux Etats-Unis qui, actuellement, varient entre 31 et 33 dollars fob la tonne, au port d'embarquement. La même cotation pourrait être obtenue pour le soufre mexicain au port de Coatzacoalcos, Etat de Veracruz.

## Les deux premiers livres de chirurgie en Amérique

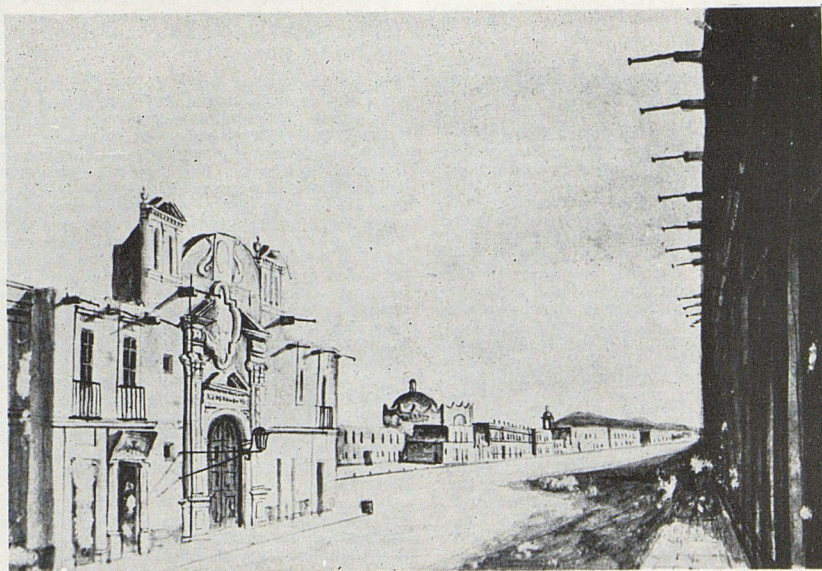
par Manuel A. MANZANILLA

Professeur à l'Ecole de Médecine, Membre de l'Académie mexicaine de Chirurgie

**C'**EST en 1535, à Mexico, alors capitale de la Vice-Royaute de la Nouvelle-Espagne, que l'imprimerie fonctionna en Amérique pour la première fois. A cet événement historique sont liés les noms de Antonio de Mendoza, premier vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et de Fray Juan de Zumárraga, premier évêque, puis archevêque de Mexico.

Le premier atelier d'imprimerie s'ouvrit au compte de Juan Pablos (l'italien Giovanni Paoli), aidé par Antonio Ricardo.

Le premier livre de chirurgie publié en Amérique fut Suma y recopilación de Chirurgía, con un Arte para sagrar muy útil y provechosa, du docteur Alonso López, originaire de Los Hinojosos, chirurgien et infirmier de l'Hôpital Saint Joseph des Indiens de Mexico. Il fut imprimé à Mexico en 1578 par Antonio Ricardo, l'aide de Juan Pablos. Il s'agit d'un livre in-8° comprenant 14 feuillets préliminaires, 201 pages de texte et divisé en sept traités : Anatomie, Saignée ou Phlébotomie,



Le Collège Royal de Chirurgie de la Nouvelle Espagne d'après une lithographie ancienne.



Apostèmes, Blessures fraîches, Pustules, Fractures et Luxations, et Pestilence.

L'auteur de ce livre aida dans plusieurs autopsies le docteur Juan de La Fuente qui pratiqua, en 1576, la première dissection en Amérique, à l'Hôpital Royal de Mexico. Le docteur Alonso López fut médecin de cet hôpital et mourut en 1597 à Mexico dans l'ancien Collège Saint Pierre et Saint Paul.

Le deuxième livre de chirurgie publié en Amérique fut le Tractado breve de Chirurgia y del conocimiento y cura de algunas enfermedades, que en esta tierra mas comunmente suelen haber, de Frère Agustín de Farfán de l'Ordre des Augustins, reçu docteur en médecine à l'Université de Mexico. Ce livre, imprimé aussi à Mexico en 1579 par Antonio Ricardo, était divisé en six traités dont cinq de chirurgie : Anato-

mie, Apostèmes, Tumeurs, Plaies et Blessures, Ulcères et Pustules, et un traité de médecine. L'auteur, de son vrai nom García de Farfán, entré dans les Ordres après son veuvage, prit le nom de Fray Agustín de Farfán.

L'Ordre des Augustins possédait l'ancien Collège Saint Pierre et Saint Paul à la tête duquel se trouvait le célèbre missionnaire Fray Alonso de la Veracruz, auteur de la Physica Speculatio, le premier livre de physique imprimé en Amérique (1557).

Il semble intéressant d'ajouter que, par décret de Charles III, fut fondé, en 1768, dans l'Hôpital Royal de Mexico, le Collège Royal de Chirurgie de la Nouvelle-Espagne, le premier en Amérique et auquel a succédé l'actuelle Faculté de Médecine de l'Université Nationale de Mexico.



Frontispice du premier livre de chirurgie publié en Amérique.

## NOUVELLES DE PRESSE

### LE MEXIQUE DANS LA COMMUNAUTE INTERNATIONALE

★ Le Ministre des Affaires Etrangères, M. Luis Padilla Nervo, a prononcé un discours, en sa qualité d'ex-Président de l'Assemblée Générale, à la cérémonie commémorative du dixième anniversaire de la signature de la Charte des Nations Unies, célébrée à San Francisco. M. Padilla Nervo a déclaré notamment : « J'ai dit en 1951 — date à laquelle il fut Président de l'Assemblée — que chacune des réunions des Nations Unies avait constitué un pas en avant vers le bien-être social et la paix. J'ai affirmé, aussi, que peut-être la force la plus grande des Nations Unies réside dans l'adhésion inaltérable de l'immense majorité de ses Membres aux principes de la Charte, et dans l'amour que chacun d'eux professe pour sa propre liberté et sa propre indépendance. Durant la semaine qui vient de s'achever, les Etats Membres, sans exception, ont réaffirmé leur adhésion à la Charte. Notre Organisation est vivante : les épreuves, loin de l'affaiblir, l'ont vivifiée, déjà il nous semble difficile de concevoir la vie politique internationale hors de son cadre. » M. Padilla Nervo a ensuite ajouté : « Nous sommes arrivés à préserver l'existence de notre Organisation, mais nous savons que nous n'avons pas réalisé — sinon en très pe-

tite partie — les buts de la Charte. La paix à laquelle nous aspirons n'est pas seulement l'absence de guerre, mais un accord qui n'implique pas l'abandon de notre condition de peuples souverains et d'hommes libres. Une œuvre immense nous attend. La possibilité de la réaliser ne réside pas dans la merveilleuse efficacité des instruments que la science a mis à notre service, mais en nous mêmes. L'homme est l'unique être qui ait créé des civilisations et aussi le seul qui les ait détruites. Cette possibilité de choisir entre la création et la destruction, est une des preuves de sa liberté fondamentale. » M. Padilla Nervo a terminé en disant : « Soyons fidèles à ce qu'un jour nous avons choisi comme étant ce qu'il y a de meilleur et de plus valable : l'indépendance des peuples et l'autonomie de la conscience individuelle. Seule une paix qui soit le fruit de cette fidélité permettra la continuité de notre histoire ».

★ Le Mexique a participé, à Genève, aux travaux de la Conférence Internationale sur l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire. La Délégation mexicaine, sous la présidence de M. Nabor Carrillo, Recteur de l'Université Nationale de Mexico, groupait MM. Manuel Sandoval Vallarta, Secrétaire d'Etat du Ministère de l'Education Publique, Alberto Bara-

jas, Coordonnateur de la Recherche Scientifique, et Carlos Graef Fernández, Directeur de l'Institut de Physique.

★ En présence d'environ 400 délégués de tous les pays de l'Hémisphère Occidental — Canada excepté — et d'observateurs de différents Etats européens, ont été inaugurés, au Palais des Beaux Arts de Mexico, la VI<sup>e</sup> Assemblée de l'Institut Panaméricain de Géographie et d'Histoire, et, simultanément, la VII<sup>e</sup> Réunion sur la Cartographie, la IV<sup>e</sup> sur la Géographie et la III<sup>e</sup> sur l'Histoire. Au cours de cet acte, le Ministre de l'Education Publique, qui représentait M. le Président Ruiz Cortines, a dit : « Je souhaite que les travaux aient les meilleurs résultats, et je fais tous mes vœux pour que l'Institut Panaméricain de Géographie et d'Histoire ait une vie féconde grâce à la coordination et à l'équilibre heureux entre les gouvernements qui le forment et les institutions qui s'y intègrent ».

★ M. Pedro de Alba, Sénateur, a été nommé membre d'une nouvelle Commission du Bureau International du Travail, chargée de rechercher dans quelle mesure les organisations de travailleurs et employés sont « libres de la domination ou du contrôle du Gouvernement, dans chacun des 70 Etats membres du B.I.T. ».

Sir Arnold MacNair, ex-président de la Cour Internationale de Justice et M. A. R. Cornelius, juge au Tribunal Fédéral du Pakistan, font aussi partie de cette Commission.

\* La Confédération Nationale des Coopératives fait connaître que le Bureau International du Travail a choisi le Mexique comme siège de la Première Conférence Interaméricaine sur le « Coopérativisme ».

\* Le Mexique a été élu à la Présidence de la Commission qui sera chargée d'étudier les problèmes de l'énergie et du développement, durant la réunion de la Commission Economique des Nations Unies pour l'Amérique Latine qui a lieu à Bogota (Colombie).

\* M. Ernesto Fernández Hurtado, délégué du Mexique, a été élu Président du Comité chargé de rédiger le projet de constitution du nouveau Bureau International du Café. Ce Comité, qui se réunit dans la ville de New-York, a été créé par décision prise à Rio de Janeiro, il y a quelques mois par les Ministres des Finances des Etats américains.

#### NOUVELLES POLITIQUES

\* Les élections destinées à désigner les députés du XLIII<sup>e</sup> Congrès de l'Union se sont déroulées dans une atmosphère de calme absolu. La participation des femmes à cet acte électoral a eu lieu pour la première fois depuis la réforme constitutionnelle de l'article 34 qui leur reconnaissait le droit de vote aux élections fédérales. On compte que sur les neuf millions environ de citoyens inscrits au Registre National d'Electeurs, le nombre des votants s'est élevé à 70 % ; ce pourcentage étant le plus haut qui ait été enregistré dans l'histoire électorale mexicaine. Le Président de la République déclara en cette occasion aux journalistes : « Nous nous trouvons à un moment historique de la vie civique du pays. Nous sommes très heureux que la femme mexicaine ait montré qu'elle possède un sens très clair de la loi par rapport à ses devoirs de citoyenne ».

\* Au cours d'un déjeuner organisé pour commémorer le Jour de la Liberté de la Presse, le Président de la République a prononcé une allocution, dans laquelle il a dit, notamment : « Sans la liberté de la presse, le peuple serait exposé aux excès des despotismes... Sans cette liberté il n'y aurait pas de progrès dans la nation, et on ne pourrait combattre les égoïsmes, les manquements et les mensonges ».

#### NOUVELLES CULTURELLES

\* Une nouvelle zone archéologique vient d'être découverte dans l'Etat de Tlaxcala, à la limite de l'Etat de Puebla.

\* On a découvert un nouveau codex mexicain, auquel on a donné le nom de Codex de Coatlinchán : il date de 1519 et sera de la plus grande importance pour l'étude de l'histoire du Mexique.

\* Les 2.700 pièces de l'exposition d'Art Mexicain qui seront exposées au Japon à partir du 20 septembre ont déjà quitté le Mexique à destination de Tokyo.

\* Le peintre Diego Rivera légua au Mexique son patrimoine artistique dont le montant est évalué à plusieurs millions de pesos : le Musée du Pédregal (qui possède des milliers d'objets préhispaniques), sa maison de Coyoacán (qui deviendra le Musée Frida Kahlo) et les droits de reproduction de ses œuvres.

\* Le peintre Rufino Tamayo a établi les bases pour l'attribution d'une bourse annuelle de 5.000 pesos, renouvelable pour toute la durée des études du bénéficiaire à un étudiant suivant les cours à l'Université Nationale du Mexique.

\* L'Assemblée du Congrès Permanent des Groupements et Institutions culturelles du Mexique tiendra sa réunion annuelle au début d'octobre dans la ville de Puebla où, à cette occasion, sera organisée une Exposition de Peinture, de Sculpture et de bois sculpté et une Foire du Livre.

\* La dixième session des Cours d'Eté de l'Université de Monterrey, qui vient de se terminer, comprenait une série de conférences sur la philosophie, la littérature et l'histoire mexicaines, par les plus éminents spécialistes, tels que les professeurs Gallegos Rocafull, Gaos et O'Gorman, ainsi que des écrivains, tels que MM. José Alvarado, Manuel Calvillo, José Luis Martínez, Luis Villoro et Octavio Paz.

\* On a inauguré à la Cité Universitaire le Congrès de Physique, patronné par les Sociétés Mexicaine et Nord-Américaine de Physique. 370 délégués ont participé à cette importante manifestation.

\* Le Docteur Manuel Martínez Báez a été élu Membre du Collège National. Il y a été reçu par le Docteur Ignacio Chávez qui, dans son discours, a fait l'éloge des travaux que M. Martínez Báez a mené à bien dans le domaine de la médecine préventive.

\* La Nacional Financiera a publié le cinquième volume d'une collection consacrée à examiner la structure de la vie économique et sociale du Mexique. Il s'agit de *El Mercado del Trabajo*, de Guadalupe Rivera Marin, qui étudie le travail tant du point de vue du facteur humain que de celui de l'engrenage social.

#### NOUVELLES FINANCIERES

\* D'après le Chase National Bank de New-York (dans sa publication trimestrielle *Latin-American Business Highlights*), le Mexique a continué le mouvement de récupération amorcé l'année passée.

\* En septembre les réserves du Banco de México atteignirent 305 millions de dollars, soit 150 millions de plus qu'en avril 1954, lorsque le Mexique a dévalorisé son peso.

\* Selon les données de la Commission Nationale Bancaire, les ressources totales des banques privées sont, au Mexique, de 9.290.200.000 pesos. Elles atteignaient en 1942 le chiffre de 1.149.608.000 pesos.

\* D'après les avis recueillis par la Chambre de Commerce de la Ville de Mexico, le développement du marché des valeurs, au cours des premiers mois de cette année, est très encourageant, et l'activité croissante dénote une confiance plus grande dans la fermeté des valeurs d'Etat et des actions des entreprises privées, particulièrement de celles industrielles.

\* La Nacional Financiera annonce que les crédits accordés aux entreprises industrielles marquent, en 1954, une augmentation de 38 % par rapport à ceux accordés en 1953, et atteignaient, à la fin de l'année passée, un total de 2.766.1 millions de pesos. Le financement dits directs, par l'acquisition, de la part de la Nacional Financiera, d'actions et d'obligations de ces entreprises industrielles.

\* Les Pétroles Mexicains ont émis des valeurs à rente fixe pour un total de 255 millions de pesos, destinées au financement de leurs programmes de travail.

\* Le Banco de Mexico a publié un résumé des investissements enregistrés au Mexique pendant ces dernières dix années. Ceux-ci ont presque triplé, spécialement dans les industries. Les investis-

sements étrangers furent, en 1946, de 2.824.427.000 pesos. A la fin de l'année dernière, ils se chiffraient à 6.829.062.000.

\* M. Carrillo Flores, Ministre des Finances, a déclaré que les rentrées fiscales ont atteint environ 3.800 millions de pesos, ce qui permet d'espérer que les recettes, à la fin de l'année, dépasseront 7.000 millions de pesos. Il y aurait ainsi un solde favorable entre cette somme et le montant du budget des sorties, fixé à 5.681 millions de pesos, en chiffres ronds.

#### NOUVELLES INDUSTRIELLES

\* Le Président Ruiz Cortines a inauguré, le 22 juillet, le nouveau pipe-line Rica-Mexico, d'une longueur de 236 km., et les nouvelles installations dans la raffinerie d'Atzacapotzalco, représentant un investissement total de 176.418.710 pesos. La capacité de production de la raffinerie est passée de 50.000 à 100.000 barils par jour. Avant décembre prochain, on espère inaugurer les nouvelles unités de Reynosa, Minatitlán et Tampico, ce qui augmentera la production nationale de 300.000 barils par jour.

\* Un nouveau puits de pétrole, le « Miguel Hidalgo », vient d'être percé dans la zone de Tecolutla (Veracruz); il a une production journalière de 4.000 barils.

\* D'après une information de la Commission Fédérale de l'Electricité, la construction de l'Usine de Tecuantepec, sur le río Necaxa, d'une capacité de 400.000 kilowatts, est commencée. La première tranche des travaux doit être achevée à la fin de 1958 ou au début de 1959. Les premiers investissements sont de 250 millions de pesos.

\* Le Mexique sera en mesure de produire, en 1957, les 80.000 tonnes de papier-journal dont ses périodiques ont besoin et il aura un excédent de 20.000 tonnes pour l'exportation, grâce à la création des fabriques de Tuxtepec (Oaxaca) et Uruapan (Michoacán).

\* D'après des données de la Chambre Nationale du Ciment, la production de ciment durant le premier semestre de 1955 s'est élevée à 1.034.370 tonnes.

#### NOUVELLES AGRICOLES

\* Le Ministre de l'Agriculture, M. Flores Muñoz, a déclaré que la production cotonnière atteindra cette année 5.000 millions de pesos, c'est-à-dire le double de celle du cycle 1951-1952. Il y a trois ans le Mexique a importé du blé pour une valeur de 400 millions de pesos, tandis qu'on espère cette année une récolte élevée, qui puisse couvrir la consommation domestique. Au cours de la même période on a importé du maïs pour 400 millions de pesos ; actuellement les greniers de la C.E.I.M.S.A. contiennent 650.000 tonnes et, au lieu d'importer, on exporte. En ce qui concerne les haricots, on en importait 40.000 tonnes ; actuellement la production suffit à couvrir la demande.

\* D'après des études faites par le Banco de Comercio, le Mexique occupe déjà la troisième place dans la production mondiale du coton.

\* La Nacional Financiera informe que la récolte de canne à sucre de cette année est de 910.000 tonnes métriques, contre 828.702 l'année dernière.

\* On estime que le total des terres labourables au Mexique atteint 8.617.000 hectares, contre 6.293.536 il y a 10 ans. L'exportation de produits agricoles durant 1954 fut supérieure de 94.23 % à celle de 1930.

\* Le Barrage Mocizari, sur le Río Mayo (Etat de Sonora), d'une capacité de 1.000 millions de mètres cubes, est terminé.

#### NOUVELLES MINIERES

\* La Direction des Mines du Ministère



de l'Economie a envoyé un groupe de techniciens à la ville de Torreón pour étudier les gisements d'uranium qui ont été découverts dans la région de « La Laguna ».

★ D'après les données du Ministère de l'Economie, les mines de plomb du Mexique ont fourni, au cours de l'année passée, 216.000 tonnes de métal pour une valeur de 714.512.107 pesos ; celles d'argent, 1.250 tonnes, pour une valeur de 376.091.351 pesos ; celles de zinc 227.000 tonnes, pour une valeur de 494.616.622 pesos ; et celles d'or, 12.500 kilos, pour une valeur de 155 millions de pesos.

★ Au cours des 18 derniers mois, la moyenne de production mensuelle d'or a presque doublé, tandis que celle de l'argent est passée de 3,3 millions d'onces à 5,1 millions, celle du cuivre de 4.567 tonnes à 5.577, et celle du zinc de 18.532 tonnes à 28.304.

★ Le Ministère de l'Economie a délivré l'autorisation pour l'exploitation de soufre à **Azufre de México**, première compagnie, spécialisée dans cette branche, à capital entièrement mexicain. On envisage que sa production sera de 25.000 à 30.000 tonnes mensuelles.

★ Le Mexique occupe actuellement le cinquième rang parmi les pays producteurs de cuivre, métal dont il a été exporté en 1954 pour une valeur de 415.800.000 pesos.

★ D'après des déclarations du Gouverneur de Veracruz, le gisement de fer de Talatita (Etat de Veracruz) produira chaque année 200.000 tonnes de ce métal, dont 100.000 pourront être réservées à l'exportation.

#### NOUVELLES COMMERCIALES

★ La Direction Générale de Statistique du Ministère de l'Economie, a édité un « Annuaire du Commerce Extérieur de la République Mexicaine » correspondant aux mouvements enregistrés durant 1954.

★ Les exportations ont atteint en 1954 le niveau le plus haut dans l'histoire du Mexique, puisqu'elles ont été de 6.524 millions de pesos.

★ Le Ministère de l'Industrie et du Commerce des Philippines a visité Mexico afin d'établir un plan d'échanges commerciaux entre les deux pays.

★ Le Mexique et l'Indonésie viennent de signer une convention de paiements.

★ Cinq mille tonnes de sucre ont été exportées, par le port de Manzanillo, à destination de l'Iran.

★ L'Allemagne achète au Mexique quinze millions d'onces d'argent en 1955, c'est-à-dire deux millions de plus qu'en 1954, d'après ce qu'a annoncé le **Banco de México**.

★ Au cours du premier semestre de 1955, le Mexique a exporté des tissus pour une valeur de 62 millions de pesos. Les marchés de consommation se situent surtout au Moyen et Extrême-Orient et dans l'Amérique Centrale et du Sud.

★ Les exportations de bétail mexicain aux Etats-Unis ont atteint le chiffre limite fixé par le Ministère de l'Economie, c'est-à-dire 331.000 têtes, de sorte qu'aucune nouvelle exportation ne sera autorisée cette année.

★ La Commission Economique de l'O.N.U. pour l'Amérique Latine commente le fait que « le Mexique, depuis son redresse-

ment, au milieu de l'année passée, est arrivé à se placer sur un plan très avantageux et plus élevé que les autres pays (latino-américains) de l'Hémisphère ». L'amélioration, ajoute-t-on, est particulièrement frappante en ce qui concerne les échanges avec l'étranger.

★ Le Gouvernement a fixé le nouveau prix officiel du kilo de coton à 6,55 pesos au lieu de 6,80, réduisant ainsi le montant servant de base au recouvrement de l'impôt *ad valorem* de l'exportation de ce produit, sans pour autant modifier les tarifs des taxes à l'exportation.

## SOCIOLOGIE DE L'ÉDUCATION

L'INSTITUT de Recherches Sociales de l'Université Nationale Autonome de Mexico a publié, sous les auspices du Ministère de l'Éducation Publique, le Tome IV de **Estudios sociológicos**. C'est un volume in-4° de 496 pages, relatif au IV<sup>ème</sup> Congrès National de Sociologie qui s'est tenu à Mexico en 1953. Il comprend un rapport sur le Congrès et vingt sept essais et études sur la Sociologie de l'Éducation dont les auteurs sont le Docteur Lucio Mendieta y Nuñez, Directeur de l'Institut et plusieurs de ses collaborateurs, ainsi que d'autres éminents sociologues ayant participé au Congrès.

# NOUVELLES DU MEXIQUE REVUE TRIMESTRIELLE

SERVICES CULTURELS DE L'AMBASSADE DU MEXIQUE A PARIS

N° 3 — 9, Rue de Longchamp, 9 — PARIS (16<sup>e</sup>) — Octobre 1955

## SOMMAIRE

Eduardo Chávez : L'eau, facteur de progrès. —  
Raoul Fournier : L'Ecole de Médecine de México.  
— Manuel Tello : Esquisse de Zacatecas. —  
J.M. González de Mendoza : L'œuvre d'Alfonso  
Reyes durant un demi-siècle. - Une page d'Alfonso  
Reyes. — Gilberto Loyo : Remarques sur le déve-  
loppement économique du Mexique. — Paul  
Westheim : Le Tabac. — Celestino Herrera Fri-  
mont : Les ruines Maya du Yucatán. — FAITS,  
CEUVRES, PERSONNES : Le Troisième Rapport

Annuel de M. le Président Ruiz Cortines. — **Justino  
Fernández** : Les nouveaux bâtiments du Ministère  
des Communications. - Congrès Géologique Inter-  
national. — **Gonzalo Mora** : Le Mexique, pays pro-  
ducteur et exportateur de soufre. — **Manuel A.  
Manzanilla** : Les deux premiers livres de chirurgie  
en Amérique. - Nouvelles de Presse. - EN SUPPLE-  
MENT : Troisième Rapport Annuel présenté au  
Congrès Fédéral, le 1<sup>er</sup> septembre 1955, par le  
Président des Etats-Unis du Mexique, M. Adolfo  
Ruiz Cortines.

Les articles contenus dans ce Bulletin engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations  
reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Imp. Spéciale de C. M. M.  
— 121, Rue Montmartre —

